

LE PALAIS DE JUSTICE.

Il y eut sans doute, dès les temps les plus reculés, une tour de bois et une enceinte palissée à l'extrémité occidentale de l'île Lutécienne, qui n'était pas aussi étendue que nous la voyons, avant que la Cité eût été agrandie par la réunion de deux petites îles sur lesquelles reposent la place Dauphine et le milieu du Pont-Neuf. La tribu gauloise des *Parises*, à l'époque de l'indépendance gallique, possédait en cet endroit un *place de refuge*, sorte de parc fermé de haies impénétrables et de remparts en terre, qui se changea en forteresse de pierre après la conquête de Jules-César; cette forteresse fut plus d'une fois le séjour des consuls et des lieutenants que Rome envoyait pour affermir sa domination dans les Gaules, et plus tard, des rois chevelus de la dynastie mérovingienne, qui s'élevèrent sur les débris de la puissance romaine. Plusieurs historiens de Paris pensent que ce château, nommé le *Palais de la Cité*, a été le théâtre du massacre des enfants de Clodomir, égorgés par leurs oncles Childebart et Clothaire, à l'exception du plus jeune qui s'enfuit, fit couper ses longs cheveux, insignes de la royauté, et mourut moine dans un monastère auquel il laissa son nom de Saint-Cloud.

Le *Palais de la Cité* fut ensuite habité par les comtes de Paris, sous les rois de la seconde race; c'était de là que le vaillant comte Eudes dirigeait la défense de Paris pendant le mémorable siège que cette ville soutint contre les Normands, au neuvième siècle. Lorsque les comtes de Paris furent devenus rois de France, de même que les maires du palais avaient succédé aux rois de la première race, ils continuèrent d'occuper l'ancienne résidence de

leurs prédécesseurs, lorsqu'ils se trouvaient dans la capitale, et le *bon* roi Robert fit reconstruire en partie ce vieil édifice qui ne fut point abandonné par les Capétiens, même après que Philippe-Auguste eut bâti la grosse tour du Louvre pour échapper à l'odeur insupportable qu'exhalait la fange des rues de la Cité. Le *Palais de la Cité*, qui gardait le nom de *Grand Palais* ou *Palais* par excellence, rivalisa longtemps comme habitation royale avec le Louvre et les châteaux royaux épars au milieu des forêts de l'Île-de-France; dès lors, le Palais devint le centre du gouvernement légal et féodal.

Le règne de saint Louis, si renommé dans les fastes de l'art monumental, laissa son empreinte sur le Palais. Sans parler ici de la Sainte-Chapelle, Louis IX fit bâtir une grande salle voûtée à laquelle il donna son nom, et qu'on appelle aujourd'hui *Cuisines de Saint-Louis*, quoique sa haute cheminée gothique ne prouve pas une destination culinaire. On voit encore une autre salle, du même temps, dite la *Grand'Chambre*, parce qu'elle servit aux séances du parlement. Les tours rondes, qui regardent la rivière et qui conservent seules l'ancienne physionomie du Palais, datent aussi de ce règne où saint Louis, qui rendait la justice sous un chêne de Vincennes, avait à cœur de faire aux lois un sanctuaire fortifié comme une citadelle.

Ensuite, Philippe-le-Bel agrandit de nouveau le Palais et le rebâtit presque entièrement; ces vastes travaux furent terminés en 1313, sous la direction d'Enguerrand de Marigny, *garde du trésor*, plus célèbre encore par sa fin tragique que par sa fortune passagère. Enguerrand avait construit le Palais, où il fut condamné à

mort pour malversation, et le gibet de Montfaucon où il fut pendu au milieu des voleurs de grand chemin.

Cette époque est fameuse dans l'histoire des institutions de la monarchie, par la création du parlement de Paris. Jusqu'alors, la cour suprême de justice n'avait été qu'une espèce de conseil *ambulatoire* qui accompagnait le roi dans ses changements de résidence, et qui prononçait des arrêts sous les yeux du prince accoutumé à le présider en personne; car cet excellent roi, Louis IX, comme les anciens juges d'Israël, se croyait obligé de juger lui-même son peuple.

Les progrès de la civilisation devaient modifier ces idées de gouvernement patriarcal, et Philippe-le-Bel, malgré son penchant au despotisme, accorda une sorte d'indépendance à la magistrature en n'enchaînant plus à sa suite la cour de justice, ou *parlement*, qu'il installa au Palais. Le parlement, durant près de cinq siècles, occupa ce domaine qui fut appelé le *Palais de Justice*, depuis que *dame Justice* y eut établi son siège. Les rois, qui s'étaient préparés de plus sûres et plus commodes demeures hors de l'enceinte boueuse de la Cité, ne faisaient au *Palais* que de courts séjours, et finirent par le céder complètement à la magistrature; mais ils en reprenaient possession dans les cérémonies des *lits de justice*, ou séances solennelles du parlement, et dans les fêtes publiques, aux jours d'entrées et de mariages royaux, et ce fut toujours du Palais à Notre-Dame et de Notre-Dame au Palais que se déployèrent les pompes de la vieille royauté. Quelques rois cependant habitèrent cet antique berceau de la monarchie, et Louis XII, qui l'avait décoré avec tout l'amour qu'il portait à la justice, voulut y loger avec sa troisième femme, Marie d'Angleterre, qui ne fut reine de France que pendant deux mois.

C'était merveille alors que le Palais, tel que l'avait *parachevé le saint roi Loys* et

le *beau roi Philippe*, comme disent les chroniques. Les jardins plantés d'arbres à fruits, les vignes et les *préaux* s'étendaient sur toute la pointe de la Cité où s'élèvent maintenant la noire *Conciergerie*, la rue de Harlay et les deux quais voisins: une multitude de tours, environnant de toutes parts le vaste édifice, semblable à une ville enfermée de murailles, se miraient dans la Seine et obscurcissaient de leurs ombres les humides ruelles de la Cité.

C'étaient les *tours du nord*, encore debout, avec leur voisine, la *tour carrée de l'Horloge*, que Charles V décora, en 1370, de la première grosse horloge qu'on ait vue à Paris, et qui, deux siècles plus tard, devait sonner le signal de la Saint-Barthélemy; c'étaient les *tours de Beauvais, de la Question, des Joyaux et du Trésor*, dont les noms indiquaient à peu près l'emploi spécial, et qui ont été détruites à différentes époques; c'étaient la *tour Carrée*, la *tour Civile*, la *Grosse tour*, où l'on renfermait les prisonniers d'état; la *Tournelle* (ou Tourelle), qui donna son nom à la chambre du parlement où l'on jugeait les causes criminelles, etc.

L'intérieur du Palais était surtout remarquable par sa fameuse grande salle pavée de marbre blanc et noir, ornée de lambris sculptés, et toute reluisante d'or et d'azur; autour de laquelle étaient rangées, par ordre chronologique, les statues peintes et dorées de tous les rois de France, depuis le fabuleux Pharamond jusqu'à Charles IX, divisés en deux classes, les fainéants et les courageux, ceux-ci ayant les bras levés, ceux-là les bras pendants; mais l'artiste n'avait pas osé attacher un blâme allégorique à aucun roi de la troisième dynastie pour laquelle l'histoire ne commençait pas encore, et l'éphémère François II lui-même avait la contenance fière et martiale de Charlemagne.

A l'un des bouts de cette salle, la plus vaste qui fût dans le monde, il y avait une élégante et riche chapelle fondée par

Louis XI; à l'autre bout, régnait, dans presque toute la largeur de la salle, l'énorme *table de marbre* qui changeait souvent d'usage et devenait tour à tour salle de festin, tribunal et théâtre. Là s'asseyaient, aux jours des banquets royaux, les rois et les reines, les princes et les princesses du sang, les pairs du royaume et les ambassadeurs étrangers; là siégeait la juridiction du connétable et des maréchaux de France; là se jouaient, aux jours gras, les *farces*, *sotties* et *moralités* des clercs de la *basoche*, origine de la comédie moderne.

Étrange association que ce *royaume de la basoche*, où les jeunes clercs parodiaient toutes les dignités de l'ordre judiciaire et de la royauté même, puisqu'ils nommaient un roi, un chancelier, un procureur-général, des maîtres des requêtes, des trésoriers, sous la protection expresse du parlement auquel ils rendaient solennellement hommage, tous les ans, par la plantation d'un *mai* dans la cour du Palais! La *basoche* et le parlement ont été submergés ensemble dans le grand naufrage de 89, ce jugement dernier de l'ancienne société française : présidents et conseillers n'étaient plus leurs robes rouges et leurs longues barbes en la grand'chambre; à chaque printemps les huisiers ne jonchent plus d'herbe verte et de fleurs le parquet de la chicane; les suppôts de la *basoche* ne promènent plus par les carrefours leur cavalcade burlesque ni leur bannière d'azur aux trois écritaires d'or; le dernier Mai, enrubanné et blasonné, que la joyeuse bande planta au pied du grand escalier du Palais, à l'endroit même où le bourreau brûlait de sa main les livres condamnés au bûcher par arrêt de la Cour, est desséché depuis longues années et ne reverdira plus!

Le vieux Palais lui-même avait disparu avant ses vieux us et ses anciens habitants; mais ce n'est pas aux révolutions populaires qu'il faut demander compte de sa ruine : les flammes dont il devint la proie

au commencement du dix-septième siècle, ne furent point allumées par les passions politiques. Le 7 mars 1618, sous Louis XIII, un incendie terrible dévora la grand'salle avec sa table de marbre, toutes ses statues de rois, sa chapelle gothique, une grande partie des bâtiments du Palais et les archives criminelles : on supposa que le feu avait été mis à dessein pour anéantir les pièces du procès de Ravaillac. Plus d'un siècle après, le 27 octobre 1737, la Chambre des Comptes, bâtie du temps de Louis XII, qui avait complété l'ensemble monumental du Palais par cet édifice, riche d'ornements et de sculptures, eut le même sort que la grand'salle. Ces deux incendies effacèrent presque tout à fait le caractère primitif du Palais de saint Louis, de Philippe-le-Bel et de Louis XII.

Le Palais offre maintenant un singulier et incohérent mélange de constructions de divers siècles : si vous l'abordez par le pont au Change, la tour de l'Horloge et les grosses tours rondes et noires qui assombrissent le quai, vous rappelleront Philippe-le-Bel et peut-être le roi Robert; quittez le pont et avancez dans la rue de la Barillerie, une haute grille de fer, surchargée de dorures, œuvre de la Restauration, laisse à découvert une cour aboutissant à un large escalier que surmonte un lourd pavillon du dix-huitième siècle : voilà les *grands degrés* sur lesquels se mêlèrent tant de fois, aux jours de l'orageuse minorité de Louis XIV, les flots confus des *Mazarins* et des *frondeurs*; à gauche, la Sainte-Chapelle entrecroise ses ogives du moyen âge; à droite, s'allonge la *galerie des Merciers*, le *Palais-Royal* du dix-septième siècle, le bazar à la mode des *dangereux* et des *précieuses* sous le ministère du cardinal de Richelieu, sous la comédie du grand Corneille; et les arcades de cette galerie, si sombre et si différente de nos passages modernes, vous introduisent dans la blanche et froide grand'salle actuelle, construite par Jacques

Debrosse, pour remplacer l'antique salle d'or et d'azur, de même que la cour de cassation, la cour royale et le tribunal de première instance ont remplacé le parlement et le châtelet.

Une des galeries intérieures du Palais a été dernièrement restaurée, peinte et dorée dans le goût de nos pères, et l'on débat aujourd'hui les plans de travaux plus considérables qui changeront, dit-on, encore une fois la face du *Palais de Justice*. Reverrons-nous jamais les prodiges

de la grand'salle? Ne serait-ce pas, d'ailleurs, un anachronisme que de donner pour temple au Code Napoléon un édifice de style bysantin, à colonnes fuselées, à ogives et à rosaces, éclatant de couleurs, d'emblèmes et d'*images*? Cette décoration splendide et majestueuse n'était-elle pas mieux en harmonie avec les habitudes graves, le costume imposant et le pouvoir presque royal de l'ancienne magistrature?

P. L. JABOB, *bibliophile*.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire Morale des Femmes, par M. Ernest Legouvé. Chez Gustave Sandré, éditeur, rue Percée-Saint-André-des-Arts, 1 beau vol. in-8°.

Deuxième article.

Après nous avoir dépeint le sort réservé aux jeunes filles chez les anciens et au moyen âge, M. Legouvé consacre à l'éducation des jeunes filles de notre époque le troisième chapitre de son livre. Je vais le laisser parler lui-même, en retranchant ce qui ne peut vous intéresser.

« Préoccupé, dit M. Legouvé, de la question si délicate de l'éducation des filles, je me rendis un jour chez un de mes amis, qui élève ses enfants lui-même à la campagne. Quand j'arrivai, il se promenait dans son jardin avec le comte de B., jeune homme de vingt-huit ans environ, ennemi né, par la tournure de son esprit, de toute idée de réforme, et apportant dans la conversation ce laisser aller railleur, ce bon sens de surface qu'on prend si souvent pour de la raison. J'allais amener l'entretien sur le point qui m'intéressait, et déjà l'insuffisance de l'éduca-

tion privée pour les filles, la nullité de l'éducation publique, devenaient le sujet du discours, quand au détour d'une allée nous entendîmes une voix fraîche et jeune qui appelait : « Mon père ! mon père ! — Mes amis, nous dit en riant notre hôte, les affaires sérieuses avant tout... Ma fille m'appelle, j'y vais... » Il s'arrêta, cherchant à reconnaître de quel côté venait la voix, lorsque tout à coup nous entendîmes un bruit de feuilles froissées sous des pas qui se rapprochaient ; aussitôt les branches les plus basses formant autour de nous comme une salle de verdure, s'écartèrent, et une grande jeune fille parut : « Mon père, dit-elle, viens donc me... » Puis, se trouvant au milieu de nous, la parole s'arrêta sur ses lèvres. Elle paraissait avoir quatorze ans ; elle touchait à cet âge qui sépare, pour les femmes, l'enfance de l'adolescence, moment où les hommes commencent à les saluer avec respect, et où ce respect les embarrasse fort ; aussi, un peu confuse de sa brusque entrée, la jeune fille se tenait silencieuse, tandis que son père (ces pères ne sont qu'orgueil !), heureux de la voir si belle,

et heureux de la faire voir, ne se hâtait pas de lui répondre. « Eh bien ! grande enfant, lui dit-il enfin, que me veux-tu ? — Je ne te voulais rien, mon père. — J'en étais bien sûr ! C'est parce que tu ne me veux rien que tu es arrivée courant si fort que tu ne peux encore reprendre haleine. Voyons, pourquoi venais-tu ? — Je venais, répondit-elle, se rassurant aussitôt, comme toutes celles à qui l'on n'enseigne pas l'embarras, je venais te demander, de la part de ma mère, quelle distance nous devons mettre entre Saturne et Uranus ? — Tu trouveras le calcul écrit dans mon cabinet, près de la sphère céleste. Va, mon enfant ! » Et la jeune fille s'éloigna. « Mon ami, dit le comte, pourquoi votre fille est-elle venue vous demander la distance de Saturne à Uranus ? — Pour le savoir, répondit en riant notre hôte. — Sans doute !... mais à quoi bon ? — Pour établir sur la terrasse, avec des proportions exactes, son petit système du monde. — Comment, son système du monde ? — Je ne vous ai pas conté cette mienne invention ? j'en suis cependant très-fier. Quand j'eus montré à ma fille les principes de l'astronomie... — Votre fille sait l'astronomie ! — Non pas, non pas... elle l'apprend ; nous n'en sommes encore qu'au premier cours, mais demain nous commencerons le second. Lors donc que les principes furent à peu près sus, j'imaginai, pour qu'elle ne les oubliât pas, de planter sur notre terrasse... — Voyons, vous raillez, n'est-ce pas ? que voudriez-vous que votre fille fit de l'astronomie ? — Ce qu'on fait de toutes les sciences ; ce qu'on fait de l'histoire, de la physique, de la chimie. — Vous lui apprendrez aussi la chimie ? — Pourquoi non ? — Il ne lui manquerait plus que de savoir le latin. — Elle l'a commencé, et comprend déjà l'office qu'elle entend chaque dimanche à l'église. — Elle apprend le latin ! elle saura le latin ! — Toutes les jeunes filles n'apprennent-elles pas l'ita-

lien, l'anglais ? — C'est très-différent ; ce sont des langues vivantes. — Eh bien ? — Eh bien, c'est très-différent ; je ne sais pas pourquoi, mais cela se sent. D'ailleurs, l'italien se chante, l'anglais se parle... mais une langue morte... la langue des pédants de collège ! Comment ! cette charmante jeune fille conjuguera, déclina et répétera ces affreux verbes en *ire* et en *are* ! Comment, il sortira des infinitifs et des supins de cette jolie bouche ? Ne voyez-vous pas que vous défigurez un des plus délicats ouvrages de la nature ? Adieu son naturel, son caractère de femme ! Pourquoi une femme est-elle charmante ?... parce qu'elle ne raisonne pas. — Ajoutez... parce qu'elle déraisonne. — Parce que c'est un oiseau qui chante, reprit le comte, un enfant qui joue, et surtout un cœur qui aime. Est-ce qu'une femme qui sait le latin peut aimer ? — C'est impossible, croyez-vous ! mais Héloïse n'écrivait à son époux qu'en latin. — Ne me dites pas cela, vous me la gâtez. D'ailleurs, si Héloïse avait le vice du latin, elle n'avait que celui-là ; mais l'astronomie, la chimie, la philosophie, la théologie, est-ce qu'une femme peut être spirituelle avec tout ce fatras ? — C'est impossible, n'est-ce pas ? témoin madame de Sévigné, qui passait sa vie à lire Nicole et Arnaud. — Tans pis pour elle ! D'ailleurs, qu'est-ce que madame de Sévigné ? une mère auteur qui a mis son amour maternel en lettres, et son cœur en post-scriptum. Voilà où vous allez, avec votre manie d'éducation avancée. Ce n'était pas assez que les femmes fussent savantes, il faudra qu'elles soient écrivains. — Et quand quelques-unes écriraient, où serait le mal ? ne leur devez-vous pas des pages éloquentes ? de douces poésies ? D'ailleurs, le plus sûr moyen de modérer le désir d'écrire chez les femmes est peut-être de les instruire. Leurs ouvrages ne sont jamais le résultat ou le résumé de leurs travaux et de leurs études ; ils ne peignent que

leur dévorante oisiveté, que leurs romanesques voyages dans les abîmes de l'âme ; elles n'écrivent que parce qu'elles ne travaillent ni ne savent. Ce n'est pas la science qui chez elles tient la plume, c'est l'imagination. L'imagination, cette conseillère perfide des matinées paresseuses, cette compagne de l'ennui qu'elle caresse et entretient, cette malfaisante fée qui, par tout ce qu'elle invente, désenchante de tout ce qui existe et n'invente que des impossibles. Plus la femme est une créature mobile, impressionnable, facile à tourner au bien et au mal avec les mêmes qualités, plus il lui faut pour contrepois une éducation sérieuse et solide : les médecins nourrissent-ils les gens nerveux avec des fruits et des massépains ? C'est étouffer leur âme, dit-on, c'est émousser leur sensibilité... Depuis quand l'étude intelligente des œuvres de Dieu a-t-elle effacé chez la créature son plus beau trait de ressemblance avec le Créateur : la faculté d'aimer ? Étouffer leur âme ? oui, l'âme des salons, la sensibilité factice et malade ; oh ! celle-là y mourra, je le crois, je l'espère ! mais l'âme telle que Dieu se plaît à la contempler, l'âme telle que les femmes l'ont montrée dans les grands revers de la patrie ; l'âme des filles, des épouses, des mères, celle-là trouvera soutien et aliment dans la puissante étude de la nature : ce qui est grand nourrit ce qui est grand. — Mais enfin, qu'embrasse ce programme d'éducation pour les filles ? — Toutes les sciences, tous les arts... sans autre règle d'exclusion que la disposition particulière de chaque esprit. — Mais c'est assimiler les femmes aux hommes, c'est méconnaître cette loi de la différence qui fait tout le charme de la vie et toute la richesse de la création.

— Je crois comme vous que la loi de la différence est le fondement même de la création, et ainsi que les plantes tirent d'une même terre des suc différents qui conviennent à leur nature, ainsi la femme

et l'homme ne profiteront pas de la même manière d'une même leçon. Ce qui chez l'un se convertira en raison et en force, nourrira chez l'autre le sentiment et la finesse. Ainsi, la diversité de leur nature se développant par l'identité même de leurs études, les femmes seront d'autant plus femmes qu'elles seront plus virilement élevées. J'irai plus loin, il n'est pas une seule des sciences que nous avons nommées dont une femme n'ait besoin pour être femme. — Prouvez-le ! Par exemple, qu'a-t-elle besoin de chimie ? — Pensez-vous que le culte de la propreté, le soin de la santé du mari et des enfants, rentrent dans le devoir de la femme ? eh bien ! le blanchissage est de la chimie. La femme doit mettre, selon vos idées, sa gloire dans le goût exquis de ses confitures ? eh bien, c'est de la chimie ! A la chimie se rattache l'art si varié de la cuisine, c'est-à-dire de l'hygiène ; la chimie enseigne les préservatifs et les remèdes contre les empoisonnements alimentaires ; de la chimie dépend l'assainissement des maisons ; la jeune femme qui enlève une tache à son châle de cachemire fait de la chimie. — Je vous accorde cet objet d'étude ; mais la géométrie ? — Que se propose l'éducation ? deux choses : développer ce qui est fort, fortifier ce qui est faible ; or le défaut général des femmes est de manquer de force dans la raison et de solidité dans le raisonnement... de là les inconsciences qui passent des idées aux actions ; la moitié de leurs fautes de conduite sont des fautes de logique : la géométrie, en disciplinant leur esprit, rectifiera leur vie : les esprits justes font les actions droites. — Passe encore pour la géométrie, mais l'histoire naturelle ? — Ici je change de système ; c'est dans l'intérêt de l'histoire naturelle que je veux appliquer les femmes à cette étude. Par leur talent d'observation, leur esprit pratique, leur douceur patiente, leur instinct naturellement éducateur, elles multiplieront nos conquêtes sur les insectes qui peuplent

l'univers et dont nous n'avons utilisé qu'une espèce : les vers à soie, cinq ou six quadrupèdes et huit ou dix variétés de volatiles. La fermière comme la femme riche trouveraient dans l'histoire naturelle l'une un guide pour le gouvernement de la ferme, l'autre une distraction pour son oisiveté, et de leur perfectionnement individuel naîtrait peut-être un progrès pour l'humanité : si les filles de Jersey eussent reçu quelques notions d'histoire naturelle, la vaccine eût été découverte deux cents ans plus tôt. — Bon Dieu ! voulez-vous donc que les femmes apprennent aussi la médecine ? — Je voudrais plus, je voudrais que l'Etat établît un cours public de médecine hygiénique pour les mères. Toutes, elles devraient savoir ausculter leurs enfants, connaître les symptômes des maladies éruptives, donner les premiers soins dans une convulsion, faire bien ce qu'elles font mal. Combien de mères ont perdu leur enfant pour n'avoir pas su distinguer la toux particulière au croup ! » Le jeune comte de B. gardait le silence en homme vaincu, sinon convaincu, lorsque l'auteur de ce livre dit, prenant la parole à son tour : « Définissons donc enfin, une fois pour toutes, ces titres vénérés dont on a fait tant d'instruments de sujétion : ces titres d'épouse et de mère. Certes, nul ne s'incline plus que moi avec respect devant ces fonctions ménagères, subalternes en apparence, sublimes en réalité ; car elles se résument en ces mots : penser aux autres. Mais ces fonctions comprennent-elles tous les devoirs de la femme ? Être épouse et mère, est-ce seulement commander un dîner, gouverner des domestiques, veiller au bien être et à la santé de tous ?... que dis-je ? est-ce seulement aimer, prier,

consoler ?... Non !... c'est tout cela ; mais c'est plus encore : c'est guider et élever ses enfants, par conséquent c'est savoir ; sans savoir, pas de mère complètement mère, pas d'épouse vraiment épouse. On énumère tous les inconvénients de l'instruction, et on met en oubli tous les périls de l'ignorance. L'instruction est un lien entre les époux, l'ignorance est une barrière ; l'instruction amène mille consolations, l'ignorance mille égarements. Pourquoi telle femme est-elle dévorée d'ennui ? parce qu'elle ne sait rien. Pourquoi telle autre est-elle coquette, capricieuse, vaine ? pourquoi achète-t-elle des bijoux qui ruinent son mari ? pourquoi, le soir, l'entraîne-t-elle dans des fêtes qui lui pèsent ? parce qu'elle ne sait rien, parce qu'on ne lui a donné aucune idée sérieuse qui pût la nourrir, parce que le monde de l'intelligence est fermé devant ses pas... Mais, au-dessus de ces titres d'épouses et de mères, qui n'appartiennent pas à toutes, il est pour les femmes un titre qui domine et précède tout, c'est celui de créature humaine, et comme telle, elle a droit au développement le plus complet de son esprit et de son cœur... Je m'arrête : le comte sourit, et mon hôte me tendit la main... »

D'après cet éloquent plaidoyer en faveur de l'instruction des femmes, je crois que vous voudrez toutes devenir savantes... car vous n'en serez que plus aimables et plus aimées... du moins, c'est M. Legouvé qui le dit, et il ne voudrait pas vous tromper !

Je termine à regret cette citation, mesdemoiselles, mais dans l'espoir de revenir une autre fois sur cet ouvrage, qui nous intéresse toutes sous tant de rapports.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

SONATO X.

Daba sustento á un pajarillo un dia
Lucinda y por los yerros del portello
Fuese de la jaula el pajarillo,
Al libre viento en que vivir solia.

Con un suspiro á la ocasion tardia,
Tendió la mano, y no pudiendo asillo,
Dijo : y de sus mejillas amarillo
Volvió el clavel que entre su nieve ardia.

A donde vas, por despreciar el nido
Al peligro de ligas y balas,
Y el dueño huyes que tu pico adora ?

Oyola el pajarillo internecido
Y á la antigua prision volvió las alas.
Que cuanto puede una mujer que llora !
LOPE DI VEGA.

SONNET X.

Lucinde donnait un jour à manger à un petit
oiseau, par l'entre-bâillement de la petite porte
de sa cage. L'oiseau s'échappa et retourna dans
l'air libre où il avait coutume de vivre.

La jeune fille poussa un soupir, étendit la
main, mais trop tard ; ne pouvant le saisir,
l'œillet incarnat qui reposait sur la neige de ses
joues pâlit, et Lucinde dit à l'oiseau :

« Où vas-tu ? Pourquoi mépriser ton nid,
t'exposer au lacet et au plomb et fuir la ma-
tresse que ton bec caressait ? »

Le petit oiseau l'entendit ; il s'émut et diri-
gea son vol vers son ancienne prison.
Que ne peut la femme qui pleure !

Mlle EULALIE FOUIGNET.

UNE PRÉVENTION.

I. — LA LETTRE.

« Tiens ! lis, Arabelle, dit Stéphanie à
sa cousine, et juge de ma position. »

La jeune fille, prit la lettre, et lut ce qui
suit :

Paris, le 10 février 1834.

« Ma chère enfant,

» Tu n'ignores pas les motifs qui m'ont
» obligé, après la mort de ta pauvre mère,
» de t'éloigner de moi ; retenu dans mes
» ateliers, dans mes bureaux, à la Bourse,
» continuellement absent de chez moi, je
» ne pouvais te garder dans une maison où
» tu n'aurais eu que la protection toujours
» insuffisante d'une gouvernante, et, acca-

» blé de chagrin, je me vis forcé, par d'im-
» périeux motifs de convenance, de me
» priver de toi, la seule consolation qui me
» restât. Plus que jamais, je sens le besoin
» du repos domestique, le besoin d'un inté-
» rieur où je puisse me délasser des ennuis
» du dehors, et, après mûres réflexions, j'ai
» résolu de me remarier et de donner, à
» moi, une compagne pour mes vieux
» jours, à toi, ma fille, une mère et une
» protectrice. Mademoiselle Camille Des-
» camps réunit toutes les qualités que no-
» tre bonheur exige, et elle a consenti à
» devenir ma femme ; elle sera ta sœur
» par le rapprochement de l'âge, et ta
» mère et ton conseil par la maturité de
» sa raison. Elle est une des meilleures

» élèves de la maison des *Oiseaux*; elle y a
» puisé des goûts modestes qui s'accordent
» avec mon caractère et ma position; assez
» de talents pour charmer mon intérieur;
» et assez de sagesse et de piété pour que je
» lui confie sans crainte un nom qui n'est
» pas sans honneur. J'entre dans ces dé-
» tails, ma chère Stéphanie, afin que tu
» connaisses ta future maman, et que tu
» disposes ton cœur à l'aimer; mais crois
» bien, mon enfant, que, malgré le bon-
» heur que me promet cette nouvelle
» union, je n'oublierai jamais ta digne et
» sainte mère, et que rien ne pourra en-
» vahir ta place dans mon affection. Je
» compte au nombre de mes plus douces
» jouissances celle de te garder à l'avenir
» auprès de moi. Tu partiras pour Paris le
» douze. J'écris à ma belle-sœur par le
» même courrier. Adieu, ma chère fille;
» je t'embrasse et te bénis.

» Ton père affectionné.

» PHILIPPE VERNON. »

A cette lecture succéda un long conciliabule; les deux jeunes filles babillaient, chuchotaient d'un air mystérieux et affairé; Arabelle disait du ton d'une profonde pitié: « Une marâtre, ma chère! Tu étais une riche héritière, tu ne seras plus désormais que la pauvre sœur aînée d'une multitude de petits *tard-venus*...

— Et mon père ne m'aimera plus!

— Ah! dame! je te conseille d'être bien soumise et bien empressée envers ta belle-mère, afin de ne pas perdre tout à fait l'amitié de mon oncle.

— Mais c'est que je ne l'aime pas, ma belle-mère, elle m'est antipathique!

— Si tu ne l'aimes pas, va, elle te le rendra bien! »

Ce fut dans ces excellentes dispositions que Stéphanie Vernon partit pour Paris; elle fut reçue par son père avec une vive tendresse, et après quelques heures données au repos, il la conduisit chez mademoiselle Descamps, qui habitait avec sa

mère un modeste appartement de la rue de la Michodière. Camille Descamps, destinée à devenir la femme d'un homme qui aurait pu être son père, avait toutes les qualités que nécessitait un aussi sérieux avenir. Son âme était simple, pieuse; son caractère doux, égal, raisonnable; son esprit cultivé et propre à l'étude; ses goûts calmes, graves, et sa figure brune et pâle n'avait d'autres charmes qu'une remarquable expression de fermeté, de douceur et de loyauté. Elle embrassa Stéphanie avec une vive émotion, dont elle essayait en vain de cacher les marques, et lui témoigna une affection aimable et franche que la maussade sécheresse de la jeune fille ne rebuta point. Au moment de s'en séparer, retenant dans ses mains la main de Stéphanie, elle lui dit tout bas :

« Priez bien le bon Dieu pour moi, afin que je rende votre père heureux! »

Stéphanie retira sa main et murmura un : « Bonsoir, mademoiselle, » qui tomba comme du plomb sur le cœur de la pauvre Camille.

Le mariage eut lieu le surlendemain; le soir, accompagnée d'Arabelle, qui l'avait suivie à Paris, Stéphanie, malgré une journée d'animation et de plaisir, rentra triste et boudeuse dans sa chambre, et trouva sur sa toilette une boîte de chagrin noir, renfermant une charmante petite montre, avec sa chaîne émaillée de vert. Un billet accompagnait ce présent; il portait ces mots : *A notre fille bien-aimée. Philippe Vernon et Camille Vernon.*

« Oh! la jolie montre! s'écria Stéphanie en écoutant le tic-tac harmonieux du frère bijou.

— Oui, répondit Arabelle; mais as-tu vu, as-tu remarqué la corbeille de ta belle-mère? C'est vraiment royal!

— Elle ne paraît pas s'en soucier beaucoup, si ce n'est pour remercier mon père.

— Oui, elle prétend au rôle de femme raisonnable. Quels beaux bracelets elle

avait ce soir ! Et sa toilette de demain, l'as-tu vue ? »

Stéphanie ne répondit rien, elle remit la montre dans l'écrin, congédia sa cousine et se coucha sans prier Dieu.

II. — INTÉRIEUR DE FAMILLE.

Quelques jours après, M. Vernon, assis au déjeuner entre sa femme et sa fille, dit en s'adressant à la première :

« Ma chère amie, il m'a semblé que les talents de notre Stéphanie avaient un peu souffert de ce long séjour à Strasbourg : n'auriez-vous pas l'obligeance de lui donner quelques soins ?

— Oh ! bien volontiers ! Si Stéphanie y consent, dès demain, nous nous remettrons à la musique et au dessin. »

Stéphanie s'inclina sans répondre.

« Mais, en revanche, continua madame Vernon sans paraître s'apercevoir de cette impertinente froideur, je vous demanderai, ma chère, quelques leçons d'allemand. Vous connaissez bien cette langue ?

— Le peu que j'en sais est à vos ordres, madame.

— Vous voulez donc lire Goëthe et Schiller dans l'original, ma chère Camille ? reprit M. Vernon.

— Je n'ai pas tant d'ambition, mais je vous ai entendu dire, mon ami, que vous vouliez prendre un secrétaire allemand, et j'ai pensé qu'à tour de rôle, votre fille et votre femme pourraient vous en tenir lieu.

— Excusez-moi, madame, dit séchement Stéphanie, j'ai peu de goût pour les correspondances commerciales, et je craindrais mes gaucheries. »

Madame Vernon rougit et baissa les yeux, car elle avait le cœur assez noble pour souffrir des fautes des autres ; son mari, lançant sur Stéphanie un regard sévère, s'approcha de sa femme et lui serra la main.

Ces scènes se renouvelèrent souvent, trop souvent ; l'inaltérable douceur de Camille se brisait contre la prévention obsti-

née dont était cuirassée l'âme de sa fille d'adoption. Les attentions de la jeune belle-mère étaient reçues avec froideur, ses conseils avec dépit, ses reproches, si doux et si modérés qu'ils fussent, avec une muette et jalouse colère. Possédant toutes les vertus dont Stéphanie n'avait que les défauts, sa conduite même était une continuelle et involontaire critique des fautes de la jeune fille, et celle-ci sentait profondément le tort que lui faisait ce contraste. Pourtant Stéphanie n'avait ni un mauvais cœur ni une âme pervertie, mais une prévention funeste faussait son jugement, obscurcissait sa raison, et jeta sur sa vie entière une maligne influence. Nous connaissons mieux ses sentiments par la lettre suivante, adressée à sa cousine, alors retournée à Strasbourg.

Paris, 17 mai 1834.

Ma chère Arabelle,

Tu me demandes si je suis heureuse ? Peut-on l'être avec un ennemi domestique, sous la forme d'une belle-mère, qui vous gronde par son silence, vous blâme par ses regards, vous contrarie par ses *maternelles attentions*, et qui, dans le monde et à la maison, semble être le corps, brillant, placé en perspective, attirant la vue et les éloges, absorbant la lumière, et vous réduisant au rôle modeste d'ombre ou de repoussoir ? L'empire qu'elle a pris sur mon père est inouï ; mais aussi, pour acheter ce pouvoir, elle a renoncé à tous les goûts de la jeunesse, et je t'avoue que, quel que soit mon amour pour papa, je n'ai pas la moindre envie de lui faire de tels sacrifices. Sans doute, afin de mieux connaître le secret de ses affaires, elle lui sert de commis particulier ; toujours elle est à son poste, sortant peu, *parcourant les sentiers de sa maison*, taillant des chemises pour les pauvres, chiffonnant des fleurs pour la chapelle de la Sainte-Vierge, écrivant des lettres de recommandation pour les Quinze-Vingts ou pour l'Hôtel-Dieu, s'occupant

enfin de mille affaires qui, j'en suis sûre, la font mourir d'ennui à petit feu, mais lui valent le nom de femme excellente, essentielle, raisonnable, la mère des pauvres, l'ange de la paroisse... un prix Montyon, enfin. Pour se délasser, elle étudie les airs de *la Vestale*, (la Vestale, ma chère!) attendu que mon cher papa a gardé de la musique de 1810 une tendre souvenance. L'autre jour, elle a refusé un bal, le dernier de la saison. « M. Vernon n'aime pas le monde! » répondit-elle. Et se tournant vers un de ses cousins, vieux célibataire obstiné, elle reprit en riant : « Je ne veux pas, cher Bonnard, que mon *Danville* vous dise un jour :

Tu veux dormir? ta femme au bal te conduira;
Ta femme a ton argent, et sa dépense est folle.
Ta femme a ton secret, et ton secret s'envole.
Alors l'humeur, les cris, les pleurs à tout propos,
Et les nuits sans sommeil, et les jours sans repos.
Voilà, voilà ta femme!

Mon père se retourna, et de l'air le plus aimable :

— Ma femme a de mes jours rallumé le flambeau.
Non, je ne vivais plus : le cœur froid, l'humeur
[triste,
Je végétais, mon cher, et maintenant j'existe.
Que de soins! quels égards! quels charnants
[entretiens (1) !

Voilà, voilà ma femme! continua mon père. Vous voyez, Camille, ajouta-t-il, que je sais aussi citer à propos. » Aurais-tu cru, Arabelle, que mon père fût aussi aimable? Pour moi, je me mourais d'envie d'aller à ce bal, et en dépit des tristes regards de ma belle-mère, j'y fus conduite par notre tante de Flyns. Et ce bal, chère Arabelle, a fait époque dans ma vie... Depuis lors, j'ai un secret... Ah! si je pouvais te voir!... Toute ma destinée est en jeu... Ma belle-mère est mon mauvais génie, mais mon cœur saura la conjurer. Adieu;

(1) *L'Ecole des Vieillards*, par Casimir Delavigne.

je ne puis te révéler le fond de mon âme, et je ne saurais plus écrire autre chose.
Je t'embrasse.

Ta cousine,

STÉPHANIE.

III. — CORRESPONDANCE.

Une année entière s'était écoulée : madame Vernon entra un matin dans la chambre de sa belle-fille; celle-ci, assise devant un petit bureau, écrivait d'un air préoccupé; mais à la vue de Camille, elle rougit jusqu'aux tempes, et jeta d'une main tremblante un cahier rempli de traductions allemandes sur la lettre inachevée.

« Vous écriviez, ma chère Stéphanie? Est-ce à votre cousine Arabelle?

— N... non, maman, balbutia la jeune fille.

— A madame de Flyns alors?

— Non plus. »

Camille, frappée de l'invincible embarras que trahissait la contenance de Stéphanie, reprit :

« Souffrez alors que je prenne connaissance de votre correspondance. »

Et elle enleva lestement la feuille de papier à lettre, remplie aux trois quarts, chargée de ratures, historiée de traits de plume, parsemée de points d'exclamation, et lut à demi-voix les premières lignes :

« J'ai reçu vos promesses, Léonce, et vous avez les miennes. Soyez sûr... »

Elle n'en lut pas davantage; mais arrêtant sur Stéphanie un regard de profond chagrin, elle dit :

« Ce que je craignais est donc vrai? Vous écriviez, dans le secret, à un jeune homme, dont les hardies poursuites sont désapprouvées par votre famille; vous vous compromettiez à ses yeux, vous vous perdiez aux yeux du monde, vous abdiquiez vos droits à l'affection de votre père; vous me causiez à moi le plus cruel chagrin; et tout cela, pour un sentiment imaginaire, créé par le désœuvrement et fomenté par

un entêtement misérable qui résiste aux prières, aux reproches ! Ah ! Stéphanie, la vie est-elle un hochet pour la risquer ainsi ? »

Exaspérée par ces justes reproches, Stéphanie répondit vivement :

« Madame, je ne vous reconnais pas le droit de fouiller ainsi dans mes sentiments... »

— Ce droit, dit gravement madame Vernon, je le possède, je l'ai reçu le jour où j'acceptai mes devoirs envers vous... Mais, Stéphanie, ne nous aigrissons pas ; discutons tranquillement une affaire qui nous est commune, celle de votre bonheur.

— Rien n'est en commun entre nous, madame : vous avez vos intérêts, j'ai les miens.

— Si, séparant ma vie de la vôtre, je consultais mes intérêts, ceux de mon enfant, je vous abandonnerais au cours de vos passions, je vous laisserais descendre cette pente qui mène vers un abîme... Laisée à vous-même, Stéphanie, vous perdriez l'amitié de votre père, l'affection de votre famille, une partie de votre fortune même ; vous vous feriez enfin un tort irréparable ; mais c'est ce que je ne veux pas, ce qui ne sera point tant que j'exercerai quelque influence sur votre avenir ! »

A ces mots prononcés avec une chaleur concentrée, Stéphanie répondit vivement :

« La recherche de M. de Brunière doit-elle nécessairement détruire mon avenir ? Sa naissance est excellente... »

— Et ses mœurs fort mauvaises.

— Il a des espérances de fortune...

— Et des passions qui engloutiraient l'or des Rothschild.

— Il est aimable, il m'aime.

— Pauvre enfant ! Sait-il aimer ? Vous ne connaissez pas ce cœur sec, cet esprit blasé, cette âme que rien ne saurait fixer. »

Stéphanie rougit, et d'un ton piqué, répondit :

« D'autres me jugent avec plus d'indulgence, et me croient le pouvoir de fixer le

cœur d'un mari. Pour vous, madame, vous me voyez avec des yeux... »

— D'amie, interrompit Camille. Croyez-moi, ma chère fille, j'ai étudié cet homme depuis le jour où j'ai vu qu'il occupait une place dans votre pensée, et que vous croyiez l'aimer.

— Je l'aime ! et vos accusations ne sauraient me détacher de lui.

— Peut-être les exhortations de votre père auraient-elles plus d'effet ? Jusqu'ici il a ignoré cette intrigue, maintenant mon devoir me force à lui tout révéler. Il m'en coûte, Stéphanie, mais votre destinée tout entière ne saurait être mise en balance avec la contrariété d'un moment. »

Une heure après, M. Vernon fit appeler sa fille dans son cabinet, et sans gronderie, sans réflexions, sans reproches, il lui dit simplement :

« J'ai reçu deux lettres qui vous concernent : la première est de M. Léonce de Brunière, qui vous demande en mariage. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle est, au sujet de cette demande, mon opinion et celle de votre mère. La seconde est de mon ancien et excellent correspondant de Marseille, Joseph Signoret, *junior* ; il me rappelle l'engagement que j'ai pris avec lui, et me prévient que son fils va arriver à Paris pour le réclamer. Ainsi donc, ma fille, oubliez ce petit roman vaniteux, créé par votre jeune tête, et préparez-vous à devenir l'heureuse femme d'un honnête homme plein de cœur et de mérite. Il ne porte pas un nom ronflant, mais la signature de Louis Signoret est déjà connue dans l'Europe commerciale ; il ne passe pas ses jours à la promenade, ses soirées au spectacle et ses nuits devant une table d'écarté ; mais, travailleur lui-même, il fait vivre un peuple de travailleurs ; il ne fait pas de belles phrases, mais de bonnes actions ; il craint Dieu, il respecte ses parents ; bref, c'est le gendre qu'il me faut ; votre mère et moi, nous serons heureux de le nommer notre fils. »

Stéphanie ne répondait pas; son père, attribuant la sombre rougeur de ce front baissé à la timidité du jeune âge, lui dit avec douceur :

« Allez rejoindre votre mère, mon enfant; causez de tout cela avec elle; sa raison achèvera de vous convaincre. Causez du futur, causez du trousseau même, c'est désormais chose arrangée. Allez, ma chère fille. »

Stéphanie sortit.... mais elle n'alla pas rejoindre sa belle-mère.

IV. — DIX ANS APRÈS.

Dix ans se sont écoulés; deux jeunes femmes sortaient de la messe de onze heures à l'église de Saint-Louis-d'Antin; elles s'arrêtèrent sous le porche, et la plus jeune, serrant cordialement la main de son amie, lui dit :

« Oserai-je, ma chère Camille, vous demander un service ?

— Parlez, ma bonne Pauline.

— Je vais passer toute la journée auprès de ma mère qui est fort souffrante, mais je regrette beaucoup une visite que j'avais à faire; ne voudriez-vous point la faire à ma place ?

— Visite de charité, sans doute ?

— Oui, c'est une jeune femme qui paraît à la fois bien misérable et bien distinguée, une femme qui a une histoire, à coup sûr; mais l'histoire je ne la connais pas, je ne connais que sa misère. Elle vit de son travail... Voici son adresse, et voici mon offrande, » ajouta-t-elle en glissant dix francs dans la main de son amie. Et poursuivant :

« Je désirerais aussi que vous voulussiez lui dire de se rendre sous trois jours dans le magasin de lingerie dont je lui ai parlé; on m'a promis de l'ouvrage pour elle.... Vous irez ?

— Sur l'heure.

— J'abandonne donc ma protégée à vos charitables consolations. Adieu ma chère, et à charge de revanche.

— Adieu, Pauline, je vous rendrai compte de ma mission. »

Et madame Vernon, au lieu de prendre le chemin de son hôtel, se dirigea vers la demeure de la pauvre ouvrière. Dix années avaient passé, clémentes et légères, sur la tête de Camille; elle avait gardé, avec l'élégance de la jeunesse, cette expression de calme et de candeur qui donnait du charme à son visage, et la chaste atmosphère dans laquelle elle vivait avait conservé la beauté intérieure qui se reflétait sur son front. Active comme la charité, elle arriva promptement à la maison qu'elle cherchait; elle traversa un obscur corridor, et se mit à gravir un escalier qui déroulait dans l'ombre son interminable et noire spirale. Arrivée au sixième étage, elle poussa une petite porte et se trouva dans une mansarde dont l'unique fenêtre ouvrait sur un mélancolique horizon de toits et de cheminées; les murs de cette chambre étaient nus, et elle ne contenait d'autres meubles qu'un lit de sangle, une petite couchette d'enfant, une vieille malle en cuir jaune, une table boiteuse, quelques grosses chaises et un réchaud dans la cheminée. Sous la fenêtre était placé un métier qui portait un gilet de casimir gris, à moitié brodé, et la pauvre ouvrière, la maîtresse de cette triste demeure, penchée sur son ouvrage, tirait l'aiguille avec une ardeur fébrile, une application malade. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, elle leva les yeux, et à l'aspect d'une dame en mantelet et en chapeau de velours, elle se leva précipitamment. Ces deux femmes, l'une riche et honorée, l'autre plongée dans le délaissement et le malheur, se regardèrent un instant, puis tout à coup, comme si un fluide mystérieux les eût poussées l'une vers l'autre, elles s'avancèrent... Camille ouvrit les bras, et la pauvre ouvrière s'y jeta en pleurant amèrement.

« C'est donc vous !... dit enfin madame Vernon, vous que j'ai tant cherchée, tant pleurée !... C'est donc vous enfin, Stéphanie !

— Et c'est vous, répondit Stéphanie d'une voix entrecoupée, vous que j'ai méconnue, vous que j'ai tant offensée! Mais vous savez la faute, et vous voyez le châtement!

— Ma fille, tout peut être réparé : ne pensons plus au passé... vous retrouvez une mère, une sœur, et moi je trouve, je l'espère, une amie?

— Oh! oui. La réflexion m'a éclairée sur votre caractère; alors je vous ai connue, je vous ai regrettée, je vous ai aimée.

— Ah! sans doute, je ne vous aurai pas traitée avec assez de ménagements... j'ai eu des torts, peut-être.

— Aucun. Vous étiez bonne comme la mère que j'avais perdue.

— Mais quelle est votre position?

— Je suis veuve, avec un fils. Et j'ose à peine vous demander... mon père!

— Il vit, il est en bonne santé, et vous avez, ma chère Stéphanie, une sœur et deux frères.

— O mon Dieu! je vous remercie! Mon père vit, il est heureux! ce mot me console de l'oubli et du malheur où je suis plongée. Et maintenant, écoutez en peu de mots mon histoire. Je ne pourrais, sans rougir, vous retracer les préventions que j'avais conçues contre vous à l'époque où vous devîntes la femme de mon père; je vous haïssais sans savoir pourquoi, et il suffisait qu'un avis, un conseil, me vinssent de vous pour que je m'attachasse à les repousser. Vous aviez désapprouvé la recherche de M. de Brunière; votre blâme, si juste qu'il fût, agit en sens contraire sur un jugement pervers; vous souteniez la demande d'un autre, en conséquence je la rejetai. Je quittai mon père qui venait de me proposer ce mariage honorable, avantageux, auquel s'attachait l'amitié et la bénédiction de ma famille, et, poussée par un mouvement fatal, j'écrivis à M. de Brunière... Une femme de la maison secondait cette misérable intrigue. Vous savez ce qui se passa. M. de Brunière ne me com-

prit que trop bien... Je quittai le toit paternel, et autorisée par mon âge et par les lois, je contractai ce mariage funeste, mais je portai au pied de l'autel la colère de mon père, qui appelait sur moi la vengeance de Dieu. A peine mariés, Léonceréclama le bien qui me revenait du chef de ma mère : ce procédé me blessa, car il devait m'aliéner tout à fait l'estime et l'affection des miens. Hélas! ce n'était que le commencement de mon épreuve. Une partie de cette fortune fut dévorée par le jeu, car mon mari m'avait conduite aux eaux de Bade, où je trouvai, au milieu des plaisirs et des fêtes, mille angoisses et mille humiliations. Vous aviez dit vrai : j'avais perdu l'amour de mon père, le respect du monde, et je n'avais pu fixer le cœur de celui à qui j'avais tout immolé. Une jalousie amère, un regret profond, une crainte mortelle de l'avenir déchiraient mon âme, et lorsque nous quitâmes cette ville de plaisir, j'y laissai mes illusions de femme, et une partie de cet or pour lequel on avait feint de m'aimer. A Paris, mon mari m'installa dans un petit appartement d'un quartier éloigné, et se mit, avec une espèce de frénésie, à chercher les plaisirs au milieu d'un monde étrange, où je ne pouvais ni ne voulais le suivre. Ma vie était déplorable; presque toujours seule, je subissais dans les courts moments que m'accordait mon mari, tous les caprices d'une humeur surexcitée par le jeu; bientôt, aux peines du cœur, aux tourments que me causaient d'indignes rivalités, se joignirent les inquiétudes d'argent, les soucis de l'existence matérielle. Oh! combien alors je songeai à vous, à vos conseils, à ces avis prudents et maternels qui avaient tenté de m'éloigner du précipice où un déplorable aveuglement m'avait lancée! Je vous connus alors, et j'appréciai votre généreuse conduite; mais, quels que fussent mes remords, je n'aurais pas osé me montrer aux yeux de mon père. A quoi bon, d'ailleurs, lui offrir le spectacle d'un malheur sans re-

mère ? J'abrège ce récit : en peu d'années mon mari dissipa notre fortune, et pauvre, délaissé, vieux avant l'âge, il revint vers moi... j'étais mère alors... Pendant mes longs jours de solitude, j'avais eu le bonheur de réfléchir et de me tourner vers le Dieu qui éclaire et pardonne : je résolus donc d'embrasser courageusement ce devoir si rude que j'avais préféré aux plus douces obligations. Je travaillai : travaux d'aiguille, écritures, copies de musique, tout me fut bon, rien ne me rebutait, pourvu que je parvinsse à gagner la nourriture de mon mari et de mon enfant ; j'étais tour à tour ouvrière, garde-malade, nourrice et berceuse.... Au bout de deux ans, je reçus la seule consolation que je pusse ressentir, ce fut de voir mon mari résigné, soumis, adorer le Dieu qui le châtiât : il mourut dans ces sentiments. Peu de temps après, frappée moi-même, je tombai malade, mes dernières ressources s'épuisèrent... votre amie me connut alors... elle me secourut... Je ne me plains pas de cette dernière humiliation : c'était la voie de la Providence ! elle me ramène aujourd'hui vers vous, pour recevoir votre généreux pardon et pour espérer peut-être celui de mon père ! »

Madame Vernon pleurait... « Prions ensemble, dit-elle.

— Eh quoi ! vous pensez que mon père, même sollicité par vous, ne me pardonnera pas ?

— J'espère tout de la bonté divine, qui répand sa douce influence sur le cœur de l'homme : votre père pardonnera... mais peut-être faudra-t-il du temps !

— Je remets mon sort entre vos mains. Puisse-t-il pardonner, si ce n'est à sa fille coupable, au moins à son petit-fils innocent !

— Où donc est-il, ce cher enfant ?

— Il est à l'école mutuelle. Pauvre, il reçoit l'éducation des pauvres. Mais il est beau, aimable, intelligent...

— Ah ! Stéphanie, je mourrai à la peine,

ou, tous, nous ne formerons plus qu'une seule famille.

— Dieu vous entende ! Que je voie mon Philippe sur les genoux de son aïeul, et que je meure... je serai contente. »

En disant ces mots, elles s'embrassèrent encore et se séparèrent.

V. — LE JOUR DES ROIS.

C'est une belle fête que l'Épiphanie, grave et solennelle à l'église, où elle nous montre, en la personne des rois voyageurs, la gentilité tout entière prosternée aux pieds de celui qui reçut toutes les nations en héritage ; touchante au foyer de la famille, où souvent elle rassemble des parents longtemps divisés, où une douce cordialité renoue des liens relâchés, et rattache à la vie domestique des cœurs que le monde entraînait dans une voie brillante et trompeuse. M. Vernon avait soigneusement conservé ce goût des réunions, des fêtes de famille, ce culte des pénates, trésor fécond pour le vieillard en souvenirs touchants, et pour le jeune homme en enseignements salutaires ; aussi la solennité des rois se célébrait-elle chez lui avec une splendeur et une liesse antiques. La table, ce jour-là, était ornée de toutes les richesses accumulées par plusieurs générations : ce beau linge venait d'une grand'mère flamande, qui avait rempli les armoires des blancs produits de Bruges et de Courtray ; cette massive argenterie avait été l'amour d'un aïeul, homme de goût et de noble magnificence ; un frère, capitaine de navire, avait apporté de l'Asie ces porcelaines transparentes ; et ces cristaux étincelants avaient été choisis par M. Vernon lui-même dans les fabriques de l'Allemagne. Camille surveillait tous les apprêts avec un soin de femme aimable et de ménagère attentive ; ses enfants l'entouraient, légitime orgueil de leur mère : ils étaient beaux, élégants, mais surtout bons et naïfs. Euphémie, l'aînée, avait arrangé une corbeille de fruits où se confondaient les riches couleurs de

l'arrière-saison ; elle se complaisait dans son ouvrage, et le retouchait avec le goût patient d'un artiste. Hector lisait gravement le *Voyage en Zig-Zag*, de Troppfer, et le petit Aymar, couché devant le foyer, sur un tapis d'hermine, avait amoncelé autour de lui des livres, des jouets et des images. Un coup de sonnette se fit entendre. « Voilà papa ! » Et peu d'instants après les trois enfants se disputaient les baisers de leur père. Camille regardait avec un attendrissement secret ce groupe où se confondaient la vieillesse et l'enfance ; ces cheveux noirs et blonds se mêlant à une chevelure blanchie, ces jolis visages auprès de ce front sévère, où le temps, le travail et le chagrin avaient tour à tour imprimé leur sceau.

Quand son époux s'approcha d'elle, elle lui tendit la main :

« Vous n'avez invité personne ? dit-il.

— Non, mon ami.

— Tant mieux ; ce sont mes meilleures fêtes que celles où je me trouve seul avec les enfants, et avec vous.

— Madame est servie ! dit un domestique ouvrant la porte du salon.

— Allons, ma bonne Camille. »

Ils se mirent à table ; le repas fut gai et animé par le sincère bonheur des enfants. Élevés chrétiennement, ils respectaient leurs parents ; élevés au sein de la famille, ils n'avaient pas appris à chercher d'autres amis que leur père et leur mère, et quand leurs cœurs débordaient de joie, c'était dans l'âme de ces amis du berceau qu'ils aimaient à s'épancher.

Le dessert arriva, et avec lui le gâteau tant attendu, le gâteau des Rois ! Madame Vernon le divisa et plaça sur une assiette une sixième portion ; aussitôt le petit Aymar s'écria :

« Pour qui fais-tu cette part ? maman, je te prie.

— C'est la part des étrangers, des pauvres, des amis du bon Dieu, mon cher petit.

— Et vous ne les oubliez jamais, Ca-

mille, dit affectueusement M. Vernon. Cette part a, je gage, sa destination.

— Il est vrai, répondit Camille en rougissant. Ah ! mon ami, si vous daigniez admettre à votre table la personne à qui je réserve la portion de Dieu, que vous me rendriez heureuse !

— A ma table ! que signifie ? et de qui voulez-vous parler ?

— Je n'ose vous le dire... »

Camille s'était levée ; debout auprès de son mari, elle lui tenait la main, les enfants la regardaient avec inquiétude, les domestiques s'étaient retirés.

« Parlez ! dit encore M. Vernon.

— Mon ami, tous vos enfants ne sont pas ici... et cependant... c'est un repas de famille !

— Que veulent dire ces paroles ? Si tous mes enfants ne sont pas ici, est-ce de ma faute ? ai-je manqué d'amour et de vigilance ? ai-je renoncé aux devoirs d'un père ? n'est-ce pas elle, *elle*, qui a abdiqué les droits et la tendresse d'une fille ?

— Elle était égarée... elle est repentante ! Si vous n'avez pas renoncé aux affections d'un père, pardonnez à votre pauvre enfant !

— Vous l'avez donc vue ? elle est donc retrouvée ? s'écria M. Vernon avec un élan impétueux, et des larmes coulaient sur ses joues comme une pluie d'orage.

— O mon père ! dit Stéphanie en ouvrant la porte d'un petit office où elle avait tout entendu ; mon père bien-aimé ! »

Et incapable de se soutenir, elle tomba à genoux devant M. Vernon. Camille avait pris par la main le petit Philippe, et les enfants s'empresaient autour de lui.

« Laissez-moi ! laissez-moi ! dit M. Vernon à sa fille en la repoussant ; je pourrais oublier votre ingratitude envers moi, mais non pas vos offenses envers ma femme !

— Oh ! mon cher Vernon, je ne veux qu'une seule vengeance... rendez-moi ma fille aînée et adoptez notre petit-fils !

— Qu'elle aille vers celui qu'elle nous a préféré.

— Où ira-t-elle ? Elle est veuve, seule, pauvre, abandonnée... »

A ces mots M. Vernon jeta un brusque regard sur Stéphanie, il embrassa d'un coup d'œil ses vêtements noirs, ses traits amaigris, son air souffrant et pauvre. La violence qu'il avait faite à son propre cœur céda.

« Plus de mari ? dit-il, plus de fortune ! Eh bien ! il lui reste un père... et à cet enfant aussi. Viens, Stéphanie ! »

Il l'attira vers lui, elle lui prit les mains, et les mouilla de ses larmes.

« Je te pardonne ! reprit-il, je te bénis, ainsi que ton fils... tout est oublié, tu reprends ta place dans la famille. »

Camille posa le petit Philippe sur les genoux de son aïeul ; Stéphanie se releva et se jeta dans les bras de sa belle-mère en disant :

« Voilà comme vous vous vengez de mes injustices et de ma prévention. Ah ! pourquoi vous ai-je ainsi méconnue !

— Chut ! dit Camille, nous commençons maintenant une amitié qui ne finira qu'avec la vie ! »

EVELINE RIBBECOURT.

UN FILS.

Que de fois j'ai rêvé, seule, hélas ! sur la terre,
Un ange aux blonds cheveux qui me nommait sa mère,
Un enfant blanc et rose entre mes bras couché,
Jeune être souriant au soleil, à la vie,
Unique et cher espoir de mon âme ravie,
Trésor où mon amour se serait épanché !
Je le voyais déjà grandir dans ma pensée,
Comme un jeune arbrisseau dont la tige élancée
S'élève avec orgueil sur le sol maternel ;
Et mon œil attentif aimait à voir son âme
Briller naïve et pure, en ses regards de flamme,
Comme un reflet du ciel.

Ardent, et de ses jeux épris avec ivresse,
Si sa fougue parfois alarmait ma tendresse,
J'étais heureuse aussi, quand, lui serrant la main,
Sur le seuil s'avancait quelque vieillard timide,
Et j'embrassais mon fils, qui venait, l'œil humide,
De courir vers le pauvre et lui donner son pain ;
Mon fils, mon seul amour, mon espoir et ma joie,
Dont la jeune raison chaque jour se déploie,
Qui déjà sait comprendre et graver dans son cœur
Qu'on doit amour à Dieu, qu'il frappe ou qu'il bénisse,
Indulgence à son frère, horreur profonde au vice,

Et pardon à l'erreur.

Quand ma voix, faible écho de notre belle histoire,
S'essaie à lui conter quelque scène de gloire,
Un sympathique orgueil l'enflamme à mon récit ;
D'un feu plus éclatant son regard étincèle,
Et tout trahit déjà, dans ce corps tendre et frêle,
Une âme neuve et forte où la vertu grandit.
Mais si je peins la France à l'étranger vendue,
De son char triomphal renversée et vaincue,
Pleurant la trahison de ses enfants ingrats,
Veuve de son héros, reine découronnée...
Il me dit, rougissant de la voir profanée :
Mère, oh ! n'achève pas !

Mais le temps a volé : de l'enfant qui s'efface
L'homme au front rayonnant vient de prendre la place.
Qu'il est noble, superbe, et que de majesté !
Tel devait être Adam sortant des mains divines,
Quand les anges, ravis aux célestes collines,
Descendaient vers Eden, admirant sa beauté.
La vierge, à son aspect s'étonnant d'être émue,
Sent palpiter son cœur, rougit, baisse la vue,
La relève aussitôt pour le suivre de l'œil ;
Et moi que ses vertus, ses succès rendent fière,
Je le contemple alors, et, trop heureuse mère,
Je m'enivre d'orgueil.

Sans regrets maintenant, je puis quitter la vie,
Car mon fils est un homme et ma tâche est remplie,
Et je m'endormirai paisible sur son cœur :
Lit doux à mon repos, sans tache, sans souillure,
Que n'a jamais flétri, sous son ardeur impure,
D'un coupable désir le souffle corrupteur.
Va ! si pour toi les jours sont féconds en orages,
Si ton bel horizon s'obscurcit de nuages,
Et que tes yeux en pleurs cherchent en vain les cieux,
Tu porteras toujours, pour vaincre avec constance,
Et le divin amour et la ferme espérance,
Dans ton cœur généreux.

Je veillerai sur toi, de la céleste voûte ;
Mes regards maternels te suivront dans ta route ;
Et si par la douleur je te vois abattu,
Sur l'aile d'un archange, au sein des nuits profondes,

Mon âme, franchissant la distance des mondes,
Viendra du haut des cieux ranimer ta vertu.
Mais non, c'est une erreur que j'avais caressée,
Un rêve mensonger dont je m'étais bercée;
L'enfant a disparu; je reste seule, hélas!
Mon fantôme adoré, ma ravissante image,
Ce fils de mon amour, cet homme, mon ouvrage,
S'est enfui de mes bras.

Tel parfois un nuage aux formes fantastiques
Semble offrir à nos yeux des temples, des portiques,
Peuplés de séraphins se berçant dans l'azur,
D'anges tout rayonnants sous leurs célestes voiles,
Chantant l'hymne éternel, et couronnant d'étoiles,
Sur des trônes brillants, les vierges au front pur.
Mais quand l'œil enchanté sourit à ces images,
Un vent léger s'élève, et bientôt les nuages
Effacent en fuyant ce tableau radieux...
Ainsi, disparaissant de mon âme ravie,
Ce songe, qui charmaît ma douce rêverie,
S'est perdu dans les cieux.

Feu M^{lle} ANTOINETTE QUARRÉ.

REVUE DES THEATRES.

Jobin et Nanette, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Michel Carré et Léon Battu.

Le théâtre représente une chambre de ferme — porte et fenêtre au fond — porte à gauche et à droite — un buffet — une table — des chaises.

Le vieux Mathias, fermier retiré, est mort depuis deux mois; sa jeune servante, Nanette, pauvre orpheline, est assise sur l'appui de la fenêtre; elle attache des capucines. « C'est-il étonnant! dit-elle; je les ai plantées il y a à peine quinze jours, et les voilà déjà en haut de la croisée! si ça continue, elles iront bientôt se promener sur les toits. (Elle chante.)

« Grimpez, grimpez autour de la croisée,
Petites fleurs

Aux riantes couleurs;

Que l'bon Dieu, cha' soir, vous verse sa rosée,
Et que l'soleil vienne sécher vos pleurs.

— Ohé! là-haut!... ohé! crie une voix dans la rue. — Tiens! c'est m'sieu Griffart; bonjour, m'sieu Griffart! — Voulez-vous que j'entre un petit instant? — J'ai pas l'temps de causer avec vous, m'sieu Griffart... J'attends mon nouveau maître, m'sieu Jobin, vous savez! le neveu à ce bon m'sieu Mathias. — Vous me dites ça tous les jours. — Parce que je l'attends tous les jours... C'est pas ma faute s'il ne vient pas. — Je vais voir si le coche est

arrivé; je repasserai ensuite par ici. — C'est cela! vous amènerez m'sieu Jobin... dépêchez-vous! (Elle balaye.) Il n'est peut-être pas pressé d'hériter... c'est un si drôle de corps... à ce qu'on dit. (Elle essuie les meubles.) Ah! que c'est donc embêtant de nettoyer tout, de ranger tout, chaque matin, pour quelqu'un qui n'arrive jamais!... Tout ça est reluisant comme un saint ciboire, et personne n'en jouit... Allons, mettons-nous à l'ouvrage... (Elle prend son rouet et file en chantant.)

Jeanneton la meunière,
Dans son petit moulin,
Se couche la dernière
Et se lève matin.
Dès que l'jour point aux cieux,
Ouvrant ses jolis yeux,
Jeanneton la meunière,
Dans son petit moulin,
Se lève la première
Et chante son refrain
En rapiécant quelque vieux sac,
Tic toc, tic tac, tic toc, tic tac.

— Mam'zelle Nanette! crie Griffart du dehors, voilà le coche qui arrive; votre nouveau maître était dedans; le voilà qui tourne le coin d'la rue... » Griffart s'éloigne, et Nanette, qui s'est mise à la fenêtre, se dit: « C'est qu'il est bel homme not' maître; avec sa grande canne, il s'en va comme un tambour-major!... Faut que j'aille au-devant de lui... Qu'est-ce que j'ai donc à trembler?... Courons... (Elle s'assied.) Eh ben! voilà comme je cours?... Ah! j'ai trop peur... » (Elle se sauve dans sa chambre.) On entend Jobin chanter le long de la route; il entre, toujours chantant:

« Se pavaner chaque dimanche,
L'chapeau d'côté, l'poing sur la hanche,
Dans un habit de muscadin;
Fair' dir' partout dans l'voisinage
Qu'on est vraiment l'coq du village,
Vlà la chanson d'l'ami Jobin.

Ah ça! dit-il, personne ici! et la porte de la rue est ouverte!... Pour une maison bien gardée, voilà une maison bien gardée!

Ohé! hop! là-dedans! (Il frappe sur la table.) Ne cassons rien... c'est pas l'cabaret ici, c'est chez moi... Hola! eh! quelqu'un!...

— Voilà! répond Nanette en entrant. — Tiens! dit Jobin étonné, qu'est-ce que c'te petite mère? — M'sieu se porte bien? — Oh! que oui! — M'sieu n'a pas fait un mauvais voyage? — Oh! que non! Pourquoi qu'tu m'demandes ça? — Je sais pas... pour savoir... — Elle est gentille tout d'même; mais elle vous a un air bête!... Comment que tu l'appelles? Tiens, j'la tuteye... tant pire!... Comment que tu l'appelles? — Nanette, donc! — Nanette!... c'est pas un vilain nom! — Merci, m'sieu! — C'est donc toi qui gardes la maison? — Oui, que c'est moi... Je gardais aussi les vaches dans une ferme à deux lieues d'ici, qui appartenait à votre oncle, ce pauvre m'sieu Mathias... — Tu connaissais mon oncle? — Eh! oui! il m'avait vue toute petiotte autrefois, et m'avait fait venir pour le soigner; aussi je l'ai bien soigné, allez! (S'attendrissant.) Faut pas m'en vouloir si la maladie l'a emporté... — Je ne t'en veux pas. (Elle pleure bêtement.) Pauvre m'sieu Mathias!... hi!... hi!... — Allons, voilà l'déluge à présent. Elle a bon cœur, l'enfant, se dit-il; mais elle est stupide. (Haut.) C'est donc pour te dire que j'suis parti dès que j'ai reçu la lettre du maire. — Pourquoi q'vous avez été si longtemps? — Parce que j'm'ai amusé en chemin... Moi, voilà mon caractère... j'ai fait mes choux gras d'mon magot, tant pire!... Ah! ça m'a fait grand plaisir que m'nonque soit mort intestin, lui qui voulait m'déshériter... Je l'aimais ben, c't homme; mais c'est ennuyeux, les vieux... Il aurait voulu que je serais venu tous les ans y souhaiter la bonne année... et y frotter ses rhumatismes. Ah! ouiche! — C'est donc ça qui disait toujours: Mon neveu, c'est un chenapan!... — Merci, mam'zelle Nanette, répond Jobin en la saluant. Elle est-y bête! elle est-y bête! se dit-il. Grâce à m'nonque, reprend Jobin, me voilà riche et à mon aise;

j'irai me promener de temps en temps pour voir si la moisson sera bonne... Je passerai toute la journée au cabaret; je boirai à tire la Rigault avec les compères, et le soir nous ferons danser les jeunes... Danse-t-on ici? — Oh! non, m'sieu. — Eh ben! et Jobin qui aime la danse! Je danserai, tu danseras, nous danserons tous!... et mes écus aussi danseront... (Il prend Nanette par la main et la fait danser avec lui.) — Jésus, mon Dieu!... la tête me tourne. (Elle tombe sur une chaise; il la fait revenir en lui frappant dans les mains.) Pourquoi que vous me faites tourner comme ça? J'ai pas l'habitude... — Ça se voit. Quelle godiche! — C'est-y drôle! dit-elle, riant bêtement; c'est comme si j'avais bu un verre de vin. — A propos, reprend Jobin, j'ai soif et j'ai une faim caline. — Qu'est-ce que m'sieu veut? il y a des pommes et des poires qui moisissent à la cave. — Pourquoi moisissent-elles? — Parce qu'il y a six semaines quelles sont cueillies. — Pourquoi ne les as-tu pas mangées? — Pui'que c'était à m'sieu... — Ah! quellebuse, Dieu de Dieu! » se dit Jobin qui l'envoie dans la basse-cour chercher un canard, et lui ordonne de le mettre à la broche, en lui recommandant de le plumer. Puis il la pousse dehors par les épaules. — « Qu'est-ce qu'il a donc? » se demande la pauvre Nanette sortant pour lui obéir.

« Est-il possible de voir une fille plus bourrique? dit Jobin quand il est seul; c'est dommage, car elle a de jolis yeux, de jolis dents et de jolis bras... C'est une jeune bien bâtie... mais d'un bête!... Et moi qui justement n'aime que les filles qui dansent, qui chantent, qui s'amuse... Voilà mon caractère, moi! tant pire!... (Il s'étale dans un grand fauteuil.) On est très-bien là dedans. (Il pose son coude sur la table, qui rend un son; il ouvre le tiroir, et en retire de l'argent.) La maison est à moi, s'écrie-t-il, la table aussi, l'argent aussi! (Il le met dans sa poche.) En v'là un

héritage sur quoi que j'comptais pas.... Faut que m'nonque ait été enlevé plus vite qu'il ne voulait... Sans ça, ben sûr qu'il ne m'aurait rien laissé. Ohé, Nanette! » Elle lui apporte à boire. Dans sa joie d'être riche, il veut l'embrasser :

« On n'embrasse une fille honnête
Qu'une fois l'an, l'jour de sa fête,

répond Nanette. — Je la garderai pas longtemps, elle est trop bête, se dit Jobin. Je m'souviens d'une appelée Suzon, une grosse maflée. Autrefois nous riions ensemble, elle et son frère, nous rions bien mieux, à présent que mes moyens me le permettent... Connais-tu Suzon? demande-t-il à Nanette. — Oui, m'sieu. Mais m'sieu ne sait peut-être pas.... — Elle est mariée? — C'est pas ça. — De quoi, alors? — Révérence parlé.... ça n'est pas une jeune honnête. — Va me chercher Suzon et mon ancien camarade. Je veux qu'ils viennent souper avec moi. — Je peux pas. — C'est-à-dire que tu ne veux pas m'obéir! — Eh ben! chassez-moi, m'sieu... mais je crois que c'est mal, et je ne veux vous servir que pour ce qui est bien. — Va-t'en si tu veux, j'ai que faire d'une moraleuse comme toi. J'y vas moi-même. (Il sort.)

Pauvre jeune homme! dit Nanette restée seule, que c'est malheureux! Tourner comme ça! J'vois ben à c't' heure pourquoi m'sieu Mathias me disait toujours : Mon neveu, c'est une mauvaise tête... un chenapan... qui finira pas bien! Il vendrait mes morceaux de terre un à un... je veux pas de ça.... Eh ben! ce que craignait le pauvre cher homme... ça va arriver.... Mais je peux pas rester ici... mon paquet ne sera pas long à faire. (Elle va prendre dans une armoire les objets qu'elle nomme.) Ma robe, mon fichu, mes petites épingles, la croix d'or que m'sieu Mathias m'a donnée à la Sainte-Catherine... brave homme!... Ah! mon Dieu!... ce carré de papier que j'ai oublié... me voilà bien!... M'sieu Mathias était dans son lit, au dernier mo-

ment.... v'là qu'il m'appelle et qu'il me dit : Adieu ! Nanette ; tu vois ce bout de papier-là, et ben tu le porteras au notaire quand j'y serai plus... et il passa. J'y avais plus pensé ! ah ! c'est bien mal ! J'vas tout avouer à m'sieu Jobin, il me grondera... il aura raison..... et puis, adieu le village !

Hélas ! hélas ! triste journée !
D'la pauvre ferme où je suis née
Je vais reprendre le chemin.
Adieu donc, ma douce retraite,
Adieu, ma paisible chambrette ;
Vous ne me verrez plus demain...
A vous quitter me voilà prête ! »

Jobin a passé chez Suzon, elle n'y était pas, mais il lui a fait dire de venir. « En v'là une qui a de l'esprit, dit-il, et j'aime ça, moi, v'là mon caractère ! (Voyant Nanette.) Qu'est-ce que tu fais là ? — Mon paquet. — Pour de quoi ? — Pour m'en aller, donc !... Si m'sieu veut vérifier mes effets ? — Où que tu vas aller ? — A la ferme où j'étais avant de venir ici. — Pourquoi que tu t'en vas ? — Je peux pas faire de morale à m'sieu... et je m'en vas. — Eh bien ! bon voyage ! — C'est que... avant de m'en aller, il faut que je vous demande pardon... — De quoi ? — C'est ce bout de papier-là que vot' onque m'avait dit de porter au notaire et que j'ai oublié... (Elle le lui remet.) Le v'là, m'sieu. (Il déploie le papier, le lit, change de couleur et tombe sur une chaise.) Comme vous êtes pâle ! s'écrie Nanette. — Mais c'est pas Dieu possible ! se dit Jobin. Sais-tu ce qu'il y là-dessus, toi ? demande-t-il à Nanette. — M'sieu, je ne sais pas lire. — Tu l'as jamais montré à personne, ce papier ? — Non, m'sieu, puisque j'ai oublié... (Jobin se détourne, se dispose à le déchirer, puis il se dit :) Oh ! non, ce serait mal... Halte là, Jobin ! tu peux t'être un pas grand chose, mais pas devenir un rien du tout... (Marchant à grands pas.) Prends ton parti gaiement, ris-en, ris-en ! (Il s'assied.) C'est égal, ça vous casse bras et jambes... Une misérable

qui me ruine.... — A qui vous en avez donc ? — C'est à vous que mon onque laisse tous ses biens... Ce papier.... c'est son testament !... »

Quand Nanette apprend que c'est elle qui hérite, elle saute de joie à l'idée de toutes ses richesses... Puis elle se dit : Cela ne m'appartient pas, et prenant le testament elle le déchire. A cette vue, Jobin s'attendrit. « Ça vous appartient, mam'zelle ; c'est vous qu'avez soigné mon pauvre onque pendant que je m'amusais ailleurs ; j'accepte pas vot' sacrifice... (Il ramasse les morceaux du testament et les lui remet.) Tout est à vous. — Non, tout est à vous, répète Nanette. Mais vous me tutoyez plus ? — J'ose pas, répond-il en pleurant. — Pourquoi ? demande-t-elle aussi en pleurant. — Parce que vous êtes une brave et bonne fille, et que je ne suis qu'un mauvais sujet, que mon onque a bien fait de déshériter... Allons ! dit-il, me v'là Gros-Jean, comme devant... Bonsoir ! (Il prend son chapeau.) — Où que vous allez ? — Je sais pas... chez mon ancien maître... mais je doute qui me reprenne... j'y ai fait les quatre cent quatre-vingt-dix-neuf coups. — Quoi que vous allez devenir ? — Ah ! si vous voulez me rendre un fameux service, ça serait de me prendre au vôtre. — Comment ? — Je dis... si c'était un effet de votre part de me garder pour vous servir. — Si vous voulez être mon domestique, vous êtes le maître... Je peux pas vous empêcher d'être valet chez vous. — Allez mettre votre robe des dimanches, mam'zelle Nanette ; j'vas mettre le couvert pour vot' souper. C'est drôle, se dit-il, j' suis plus l' même... qué brave fille que c'te fille-là ! Est-ce que pour la première fois j'aurais une véritable attache... mais elle est riche à présent, et moi je suis pauvre... »

Une révolution s'est opérée dans ces deux jeunes gens. Jobin, touché de la générosité de Nanette, l'aime et devient honnête et timide. Nanette, que sa belle ac-

tion élève à ses propres yeux, aime Jobin, devient assez adroite pour le forcer à reprendre son héritage, et à redevenir le maître, car alors, lui dit-elle, vous pourrez vous opposer à ce que je reçoive ce Griffart qui va venir me demander en mariage. Jobin, qui ne sait comment offrir sa main à Nanette, prend le prétexte de lui proposer un de ses amis ; elle feint de l'accepter. Il va frapper deux coups à la porte de la rue : « Entrez ! dit Nanette. — Le v'là, mam'zelle ! (Jobin se présente.) — Bah ! c'est vous ?... vous m'aimez donc ? — Oh ! oui... et vous ?

— Dam ! pourquoi que vous ne me le disiez pas tout de suite ? — L'amour me rend bête. — Moi, c'est le contraire... mais,

Si c'est moi qui vous ai pris
Votre esprit,
Je m'engage à vous le rendre.
Quand nous serons mariés,
Vous aurez
Le droit de me le reprendre. »

Cette petite pièce, qui n'a pour ainsi dire que deux acteurs, offre une scène villageoise fort intéressante.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

SALON DE 1849.

PREMIER ARTICLE.

C'est au palais des Tuileries qu'a lieu cette année l'exposition des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure et lithographie des artistes vivants. Le Salon a été ouvert le 15 juin, et depuis ce moment une foule empressée a constamment parcouru les belles salles du palais des rois transformé en palais des Beaux-Arts. Les tableaux sont placés au premier étage et dans une partie de l'Orangerie. La sculpture occupe le rez-de-chaussée, et la gravure une partie de l'entresol ayant vue sur le jardin.

L'exposition se compose de 2,093 tableaux, 265 sculptures, 108 dessins d'architecture et 120 gravures ou lithographies.

Beaucoup de nos grands peintres n'ont rien envoyé à l'exposition, ce qui n'empêche cependant pas d'y trouver çà et là des œuvres d'un grand mérite. Nous devons d'abord citer *lady Macbeth* (1), de M. Charles Muller.

Le tableau de M. Muller représente la scène de somnambulisme de *lady Macbeth*.

Peut-être, mesdemoiselles, n'avez-vous pas présente à la mémoire cette admirable tragédie de Shakspeare (2), que M. Emile Deschamps a traduite en vers français, et dont on vous a rendu compte dans votre journal, page 120, année 1844. La dame d'honneur de *lady Macbeth* l'ayant vue plusieurs fois se lever tout endormie, aller écrire dans son oratoire et revenir se coucher, toujours endormie, a mandé le médecin. La reine, à demi vêtue, paraît un flambeau à la main, le pose sur une table, et dans son somnambulisme, poussée par ses remords, elle fait le récit de l'assassinat de Banquo ; puis, faisant comme si elle se lavait les mains, elle dit : « Quoi ! toujours cette tache ; va-t'en, tache maudite ! va-t'en, te dis-je ; une, deux... il est temps ! Il fait noir en enfer ! Fi donc !... mon époux, un guerrier avoir peur ? Que nous importe qu'on le sache quand nous serons tout-puissants... Mais qui eût pu croire qu'il y avait tant de sang dans ce vieillard ?... Ne pourrai-je donc jamais nettoyer ces mains ?

(1) Lédy Machésse.

(2) Chekspire.

Toujours l'odeur du sang ! Toute petite qu'est cette main, tous les parfums de l'Arabie ne pourront la désinfecter. Oh ! oh ! lave tes mains, mets ta robe de chambre, Macbeth, ne sois point si pâle ; je te le répète, Banquo est enterré ; il ne peut sortir de sa tombe. » Le médecin qui, pendant qu'elle parlait, a écrit ces horribles révélations, dit à la dame d'honneur : « La reine a besoin d'un prêtre et non d'un médecin. » Cette scène de la tragédie de Shakspeare est admirablement bien rendue par M. Müller.

M. Nicolas Pérignon a retracé avec talent la fin héroïque des habitants de Missolonghi. Après un long siège, les Turcs vont s'emparer de la ville ; mais les Grecs préférèrent la mort à l'esclavage. Soutenus par l'enthousiasme patriotique et la résignation religieuse, les femmes, les vieillards et les enfants sont réunis sur une place qu'ils ont minée et sous laquelle ils ont mis ce qui leur reste de poudre. C'est là qu'ils ont résolu de périr. Ceux qui sont en état de porter les armes forment un bataillon qui doit aller combattre les Turcs en désespérés ; les autres resteront avec les femmes, et les enfants et partageront leur sort.

Le moment de la séparation est le sujet du tableau. Les Grecs, décidés à faire acheter chèrement leur vie aux Turcs, quittent leurs femmes et leurs enfants. Un prêtre présente la croix à ceux qui restent et l'entourent. En avant, un guerrier blessé et hors de combat part pour aller mettre le feu à la trainée de poudre communiquant à la mine. Il a les yeux fixés sur le chef qui appelle ses concitoyens à la dernière bataille et n'attend plus que son départ.

Cet admirable trait de courage et de dévouement patriotique a bien inspiré M. Pérignon.

Il y a de la vie, du mouvement et une grande naïveté dans le tableau de M. Philippoteaux représentant un épisode de la

campagne de France. Voici comment ce fait est raconté par M. Fain dans ses Mémoires :

« Napoléon arrive le 28 janvier au petit bourg d'Eclaron, que les Russes venaient de quitter en rompant le pont derrière eux. Tandis qu'on le rétablit, les habitants entourent l'empereur, et lui amènent quelques Cosaques qu'ils ont pris pendant la nuit. Ce qui leur reste de provisions ils l'apportent sur le passage de nos soldats, et de tous côtés allument des feux pour les sécher. En s'éloignant, Napoléon leur accorde des fonds pour le rétablissement de leur église, et fait distribuer des secours à ceux dont les habitations avaient été ravagées par l'ennemi. »

On est saisi d'effroi à la vue du tableau de M. Louis Duveau. Cette toile représente, avec une vérité énergique, un horrible épisode de la peste d'Elliant.

« Il y avait neuf enfants dans une même maison ; un même tombereau les porte en terre, et c'est leur malheureuse mère qui les traîne ! Le père suit en dansant : il a perdu la raison ! »

M. Duveau a du talent ; pourquoi traite-t-il de préférence d'aussi tristes sujets ?

M. Louis Arsenne en a choisi un plus consolant :

« Sainte Hélène, mère de Constantin, entreprit, en l'année 326, un pèlerinage aux lieux saints, dans le but de découvrir la vraie croix ; elle avait alors soixante-dix-neuf ans. En présence des trois croix qui furent trouvées dans le même souterrain, l'évêque de Jérusalem, qui avait aidé la mère de l'empereur dans ses pieuses recherches, eut la pensée de faire toucher les croix par une jeune femme qui était à l'agonie. La mourante revint à la vie sur la croix du Seigneur. »

Il y a de l'élévation dans la manière de M. Arsenne. Son tableau est bien composé, la couleur ne manque pas d'harmonie.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE EN 1849.

PREMIER ARTICLE.

Les bâtiments construits dans les Champs-Élysées pour l'Exposition des produits de l'industrie présentent un aspect simple et grandiose. On a placé sur la façade principale huit panneaux sur lesquels on lit la destination des galeries. A droite et à gauche du péristyle, deux belles salles destinées aux séances du jury conduisent à une immense galerie circulaire coupée par deux rangs de colonnes peintes en chêne, sur lesquelles repose une corniche surmontée d'un pan coupé arrivant au plafond. Les noms des localités de France, connues par leur industrie particulière, sont inscrits en lettres d'or sur des médaillons fond bleu. Les emplacements destinés aux exposants sont multipliés à l'infini, les galeries principales étant coupées par deux rangs de colonnes formant d'autres galeries de moindres dimensions.

Au centre des galeries se trouvent trois cours dans lesquels des puisards sont établis pour l'écoulement des eaux pluviales, puis dans le pourtour règne un hangar où sont exposés les produits de l'horticulture. Ce lieu est véritablement enchanteur : des fleurs ravissantes, des arbustes et des plantes rares y sont rangés sur des gradins ; au milieu s'élève une fontaine monumentale.

Depuis l'exposition de 1844, l'industrie a fait de grands progrès en France. Les Anglais conviennent eux-mêmes que nous sommes aujourd'hui leurs rivaux pour la confection des machines, et il est généralement reconnu que nul ne nous égale dans les instruments d'optique et dans les objets de luxe.

Rien n'est plus merveilleux que la galerie de l'Ouest, consacrée à l'orfèvrerie, aux cristaux, aux bronzes, aux porcelaines et aux belles étoffes de soie de Lyon.

Il est difficile d'approcher plus près de la perfection.

Mais avant d'examiner ensemble ces magnifiques produits, permettez-moi, mesdemoiselles, de vous arrêter quelques instants en face des beaux instruments de précision de MM. Gambey, Lerebours, Chevalier, etc., etc. La réputation de ces instruments est européenne. Ils sont placés dans les observatoires les plus célèbres du monde civilisé. C'est un des titres de gloire de la France.

M. Lerebours a exposé une lunette *parralactique* dont vous serez peut-être bien aises de connaître l'usage : cette lunette sert aux astronomes à étudier la marche des étoiles et à les suivre jusque dans les profondeurs les plus reculées de l'espace.

Toutes les étoiles qui brillent au firmament changent à chaque instant de place ; c'est ce que l'on exprime en disant qu'elles se lèvent et se couchent. Mais cette perpétuelle mobilité rendait fort difficile de les observer. Pour y parvenir, il a fallu que le génie de l'homme parvint à inventer la lunette *parralactique*. Rien n'est plus simple en apparence : c'est une grande lunette mise en communication avec un mécanisme d'horlogerie ; on règle la marche du mouvement de manière à ce que la lunette en tournant suive toujours l'étoile. Il en résulte que l'astronome peut l'observer, et suivre sa trace à son aise et sans fatigue.

Au bout de la galerie de l'Est on remarque un immense miroir dont l'éclat est éblouissant. Vous ne pouvez, mesdemoiselles, passer indifférentes près de ce curieux instrument. C'est un *phare* qui peut-être un jour sauvera la vie des êtres qui vous sont chers.

Ce miroir repose sur un pied mobile qui, mis en relation avec un mécanisme d'horlogerie, accomplit un mouvement de révolution sur lui-même et fait tourner le miroir. Une lampe d'Argant est placée dans une telle position que la lumière, lorsqu'on allume cette lampe, tombe en plein sur le miroir. Il résulte de cette disposition que la lumière est réfléchie au loin par le mi-

roir qui décrit, lorsqu'il tourne, un demi-cercle lumineux.

Il y a au Havre, à Calais, à Dunkerque, des phares semblables à celui que nous venons de vous décrire. Ils sont placés sur des points élevés qui dominent la mer, et servent à faire entrer en sûreté dans le port le vaisseau qui, sans leur secours, viendrait se briser contre les écueils.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

Économie Domestique.

MANIÈRE DE RAJEUNIR LES VIEILLES CONFITURES.

Quand l'été a été chaud et sec, les fruits sont naturellement sucrés, et si, pour faire vos gelées, vos marmelades, vous avez mis autant de sucre que pour les années ordinaires, ce sucre se trouvera cristallisé au-dessous du rond de papier qui couvre intérieurement les confitures. Voici le moyen qu'il faut employer pour faire disparaître cette croûte dure et désagréable à manger, croûte qui se trouve aussi sur les vieilles confitures :

On lève le papier qui couvre extérieurement les pots ; on pique avec une épingle

le papier qui les couvre intérieurement ; on jette sur ce papier une cuillerée d'eau tiède, et l'on place les pots dans une casserole dans laquelle on a mis de l'eau chaude.

Le sucre se fond dans l'eau tiède que l'on a mise dans le pot, puis se combine de nouveau avec le jus du fruit, et ces pots de confitures peuvent être présentés sur la table. Mais il faut les manger promptement, car cette eau chaude exciterait bientôt une fermentation dans les confitures.

CORRESPONDANCE.

J'espère que le choléra n'a fait que passer à côté de toi et des tiens, ma chère petite ; j'espère que tu as encore de vieilles amies et des amies nouvelles.... Ah ! Paris vient d'être cruellement frappé par ce monstre hideux dont il ne fallait pas avoir peur, sous peine d'être vaincu par lui dans le combat à mort qu'il livrait chaque jour et sous toutes les formes.... Heureusement il s'éligne... mais, hélas !... satisfait du nombre et du choix de ses victimes !

Pour l'oublier un moment, permets-moi de t'expliquer nos travaux accoutumés.

Le n° 1 de la planche VII est un dessin pour le coin d'un mouchoir ; il se brode au point d'armes ; cela te fait le 3^e dessin ; tu auras le 4^e au mois d'août.

Le n° 2 *Sophie*, et le n° 3 *Thérèse*, se placent au coin d'un mouchoir à vignettes, d'un mouchoir du matin. Ces noms se brodent en coton blanc, rouge, jaune ou violet.

Le n° 4 est un joli dessin de broderie anglaise pour coin de mouchoir ; ce dessin se brode au point de cordonnet ou en points de feston, et se découpe au milieu de chaque rond. Chaque rond peut encore être brodé comme un œillet.

Ce dessin peut servir pour bas de jupon — garniture de bonnet de nuit — de col — de pantalon — de taie d'oreiller.

Le n° 5 est le quart d'un mouchoir ; les deux lignes extérieures représentent le point turc, auquel on coud la dentelle. Ce mouchoir se brode au métier et au point d'armes ; si tu veux le broder au plumetis, tu imiteras le pointillé des feuilles en passant trois petits points l'un à côté de l'autre ; tu couvrirais ainsi le rond qui forme le cœur de toutes les fleurs, même de celle du milieu, dont sept des pétales ont des points à jour.

Le n° 6 est un semé pour gilet. Si le gilet est en piqué blanc ou jaune, il se brode en coton blanc ; s'il est en casimir jaune ou gris, il se brode en soie demi-torse jaune ou grise. Lorsque tu as fait dessiner par un tailleur la forme du gilet, tu places un rang de boutons de roses n° 6, puis huit centimètres plus haut un rang de boutons de roses n° 7, en les contrariant. Afin de ne pas te tromper, forme, sur un papier, des carrés de huit centimètres, et à chaque angle place un des boutons de roses.

Ce dessin peut être semé dans un bonnet de mousseline composé d'un fond et d'une passe qui se doublent de florence rose, bleu ou blanc, et se garnit de dentelle.

Le n° 8 est un de ces dessins sur filet carré, brodés en reprises, servant pour manteau de lit — tapis de table — dessus de cheminée.

La raie mate qui entoure ce dessin n° 8 est inutile ; ces carrés se cousent aux carrés de percale par un surjet ; l'aiguille doit prendre le bord de l'ourlet du carré de percale et entrer dans les mailles du carré de filet.

Le n° 9 est un autre dessin qui représente une sainte, le cou orné d'un colier,

la tête coiffée d'une couronne. Ce dessin est pour le même usage que le dessin précédent.

Je te ferai observer que le graveur a rayé ces carrés horizontalement, c'est perpendiculairement qu'ils devraient être rayés. Tu feras donc ton point de reprise en partant du bas en haut, dans le sens de la figure.

De ces dessins tu peux faire des pelotes. Tu sais qu'on en met dans toutes les pièces d'un appartement, afin que les dames puissent y trouver toutes les sortes d'épingles.

Tu peux tailler sur 20 centimètres carrés un dessus de pelote en percale fine et épaisse, enlever du milieu un espace que tu remplirais par un de ces dessins. La doublure de ces pelotes serait en soie jaune, rouge ou bleue.

Si tu prends un moule une fois plus gros, les carrés seront nécessairement une fois plus grands ; tu pourras alors en faire des pales.

Si tu préfères le crochet, tu peux exécuter ces dessins au point carré.

Le n° 10 est une mitaine qui se fait en cordonnet de soie noire ou en fil d'Ecosse blanc. Cette mitaine, ouverte du bas, se ferme par des brides et des boutons.

Le n° 11 est un dessin de tapisserie très-original et très-facile à exécuter. On peut l'emporter en visite et causer, sans crainte de s'embrouiller dans les couleurs.

Le n° 12 ce sont les signes représentant les couleurs employées dans ce dessin. Le fond se fait bleu-Joinville.

Lorsque tu as fini ce dessin, tu achètes du gros cordonnet jaune d'or, tu l'enfiles dans une aiguille, et, en faisant un point arrière qui passe le long de deux points de tapisserie, tu entoures l'extérieur de chacun de ces dessins.

Cette tapisserie vient de chez Mlle Chanson, rue de Choiseul, 3.

Ce dessin peut servir pour pantoufles, cabas, chaise, fauteuil, tabouret, coussin, bretelle ou pelote ; cela dépend de la gros-

seur du canevas. Au lieu de soie jaune, tu peux te servir d'un fil d'or.

Le n° 13 est un des côtés d'un corsage à basque devant.

Le n° 14 est la moitié du dos et l'une des pièces qui se trouvent sous le bras; elle se réunit au devant, étoile sur étoile. Le devant doit dépasser cette pièce de 4 à 5 centimètres et former basque.

Le n° 15 est la moitié de la manche. Elle se taille en biais. Le bas se relève à partir des chiffres 10 et 42. Ces patrons viennent de l'Industrie parisienne, rue de Hanôvre, 21.

Le n° 16 est un bonnet formé d'une marmotte de mousseline brodée. Cette marmotte se plisse du derrière et de chaque côté sur une carcasse de bonnet.

Le n° 17 est un fichu de tulle ou de mousseline brodée, formant pèlerine derrière; cette pèlerine se réunit aux devants par une couture sur chaque épaule. Ce fichu est monté du haut à un petit col auquel est cousue une dentelle ou une mousseline brodée, semblable à celle qui garnit le fichu.

Le n° 18 est le bouillonné de tulle ou de mousseline brodée qui forme manchette et se place sous la manche n° 16.

Le n° 19 est un fichu de jaconas qui se ferme derrière, et est formé, devant, par des entre-deux de tulle et des entre-deux de jaconas. Ce fichu se monte à un entre-deux de jaconas; une petite dentelle est froncée à cet entre-deux, que l'on double d'une petite bande de mousseline, dans laquelle on passe un ruban rose, et, devant, on ajoute une rosette de ruban plus large, mais de même couleur. Ces fichus se mettent sous les robes dont les corsages sont ouverts sur la poitrine.

On sonne... C'est Florence!... Je te quitte pour elle.

Me voici revenue, et je vais te raconter ce que nous avons fait ensemble durant cette visite.

« As-tu quelque projet? me dit ma nouvelle amie en entrant dans ma chambre.

— Oui, si ta *Majesté* le permet. — Il n'y a plus de *majesté*! répondit-elle d'un air triste et grave. — Eh bien, si ta *Grâce* le permet, nous irons nous promener. — Alors je n'ôte pas mon chapeau. Prépare-toi pour sortir. — Si tu me perds en route, à part ma valeur personnelle... — que je sais apprécier, reprit-elle en me faisant une profonde révérence, — je serai d'une très-pauvre valeur pour ceux qui m'auront trouvée, ajoutai-je en riant. Cette robe fond blanc, à petites fleurs bleues, me coûte 75 cent. le mètre... j'en ai pour 4 fr. 75 c. Ce châle carré, en tulle de coton blanc, à gros réseaux, garni d'une riche frange, me coûte 10 francs; — ces manchettes et ce col en jaconas, 1 fr. 50 c.; — ce chapeau de grosse paille, tout garni, 6 francs; — mes gants de fil d'Écosse écru, 2 fr., me durent depuis deux saisons; — mes souliers couverts, en croisé de fil écru, lacés d'un ruban de soie écru, 4 fr., et grâce aux trottoirs de nos rues, à l'asphalte de nos boulevards, ils me durent aussi depuis deux saisons... — Oui, je vois que nos fabricants ne peuvent gagner que de quoi faire vivre leurs nombreux ouvriers... C'est triste!... D'un autre côté, nous, acheteurs, nous sommes moins riches... En ce moment, l'essentiel est de nous aider mutuellement à vivre... en attendant un temps plus heureux! — Il me semble que tu es bien élégante aujourd'hui, dis-je en tournant autour de Florence: une robe de valenciennes (cette étoffe est soie et fil) à carreaux écossais: vert, bleu-Joinville, blanc et marron; — une écharpe d'organdy festonnée tout autour; — un col — des manchettes formés d'une dentelle non froncée, un chapeau de grosse paille blanche, orné de rubans blancs, et de sus, de chaque côté, de deux grappes de fleurs des champs mêlées d'épis: — des gants de peau couleur marron, — des bottines en prune de même couleur, — ainsi que l'ombrelle. — Je dîne

en ville, me répondit Florence. Si je n'avais pas dû venir te voir, je n'aurais pas mis ce corsage, qui est détaché de la jupe, et, à sa place, j'aurais mis un cannezou de mousseline brodée, puis, au lieu de cette écharpe, j'aurais pris un châle carré, assez épais pour qu'on ne pût apercevoir au travers ni mes bras ni mes épaules. Partons-nous? — Oui; ma mère est prévenue; la femme de charge nous attend dans l'antichambre. — Où irons-nous? me demandait-elle quant nous fûmes dans la rue. — Au hasard! — Je m'aperçois, dit Florence en voyant passer des femmes élégantes, que les jupes se portent toujours longues, et qu'on les relève pour laisser voir un jupon garni. »

Je faisais les mêmes réflexions lorsque j'entendis pleurer près de moi. C'était une petite fille de dix à douze ans, qui avait devant elle une large corbeille appuyée sur quatre pieds de bois. Sur cette corbeille étaient étendues des feuilles de papier blanc; sur ces feuilles de papier on voyait pêle-mêle, et la plupart cassés : des bons-hommes, des marques en pain d'épices, des gâteaux, des bâtons de guimauve, du sucre d'orge sous toutes les formes : pipes, corbeilles de fleurs, de fruits, etc.... « Pourquoi pleures-tu? demandai-je à la petite fille. — Hélas! mademoiselle, je traversais la rue, lorsque, pour éviter une voiture, je veux monter vite sur le trottoir; les pieds de ma corbeille accrochent les dalles, et ma corbeille et moi nous sommes tombées... Tout est brisé... Je n'oserai plus rentrer... mon maître va me battre. — Raconte ton malheur à tes parents. — Je n'ai plus personne. Ma mère est morte de peur au jour de Juif, mon père est parti avec les colons qui sont allés en Algérie, et m'a laissée chez mon maître, où je ne gagne que mes souliers et ma nourriture. — Pour combien d'argent te donne-t-on de marchandise? — Pour quatre francs. — Je t'achète ce que tu ne pourrais plus vendre. — Je vais savoir ce que j'ai

déjà vendu, » dit-elle essuyant ses larmes. Puis elle étendit sur la corbeille tous les sous qui étaient dans sa poche, les compta, et y ajouta le prix de chaque objet resté intact... Le dégât se montait à 1 fr. 20 c.; je les lui donnai. Aussitôt elle s'empressa de réunir dans une feuille de papier tous les bonbons brisés. « Ceci est encore à vous, disait-elle en ramassant les moindres morceaux. — Es-tu bien sûre que tu ne t'es pas trompée dans tes comptes? lui demandai-je avec intérêt. — Si je me suis trompée de quelques sous, je les emprunterai à une voisine, et je m'acquitterai par quelques petits services. Allez-vous-en, mademoiselle; merci!

— Je crois que cette jeune fille est honnête, dis-je reprenant le bras de Florence. — Elle est franche, au moins, me répondit-elle en riant. *Allez-vous-en!* c'est-à-dire je n'ai plus besoin de vous. — Qu'est-ce que mademoiselle va faire de toutes ces horreurs? demanda la femme de charge, tenant du bout des doigts les quatre cornes du papier. — Si nous allions chez madame Pierre, dis-je à Florence, nous en sommes à deux pas. — J'allais te le proposer, » me répondit-elle.

En ce moment, un homme en blouse, un ouvrier, les bras croisés sur la poitrine, se tenait debout dans l'angle d'une portecochère, et, la tête baissée, semblait demander l'aumône par son éloquent silence. Des femmes riaient en passant devant lui, sans le voir. Je serrai le bras de Florence; elle comprit, fouilla dans sa poche, puis, tout en cachant sous ses doigts une pièce de dix centimes, « Pardonnez-moi, je ne peux faire mieux, » dit-elle en la mettant dans la main que cet homme, qui avait vu le geste, venait de tendre timidement. « Tes bonnes paroles ont doublé ton offrande, dis-je à Florence; je crois que l'on ne sait pas assez combien un mot de sympathie pourrait faire de bien en tombant dans le cœur d'un malheureux qui se croit abandonné de ses semblables! »

Nous arrivions rue Saint-Lazare. La fille de Pierre était sur le pas de la porte. A notre vue, elle se sauva dans la maison en criant : « Voilà ces bonnes demoiselles ! Maman ! maman ! » Nous fûmes entourées de tous les enfants ; nous leur donnâmes quelques bonbons, et la mère serra le reste dans une armoire pour le distribuer comme récompense à ses petits quand ils seraient sages. « Eh bien ! comment va le ménage ? demanda Florence quand nous fûmes assises. — Mieux, mademoiselle. Comme mon dîner se fait plus vite, j'ai le temps d'aller au lavoir : c'est une grande économie ! De plus, les voisines me chargent de laver une robe, un bonnet... Cela me fait gagner quelque argent... que je mets à part... Mais je compte toujours sur vos bons conseils. — Je suis tout à vous, madame Pierre.

C'est demain *vendredi*. Je vous conseille d'acheter deux boisseaux de pois verts, de les faire écosser par vos enfants ; vous aurez un litre et demi de pois. Vous les laverez, vous les mettrez cuire dans une marmite contenant l'eau nécessaire pour une soupe ; vous y ajouterez un oignon et un bouquet de persil. Il faut que votre eau bouille toujours et soit découverte, afin que vos pois restent verts. Une heure suffit pour les cuire. Vous mettez dans votre soupière la quantité de pain accoutumée ; vous placez dessus un morceau de beurre frais ; vous salez et poivrez l'eau des pois ; vous jetez cette eau sur le pain et couvrez la soupière. Vos pois étant sans eau, vous y mettez un morceau de beurre frais, du sel, du poivre, et vous les faites sauter. Cuits de cette manière, ils ne seront point indigestes. Tenez la marmite chaude, mais que les pois ne puissent bouillir. — Pour second plat, une salade et des œufs durs.

Au moment de tremper la soupe, on est toujours pressé. Coupez d'avance du pain en tranches fort minces, mettez-les dans un torchon que vous nouez par les quatre coins, et suspendez-le à un clou, de façon

à ce que ces tranches sèchent ; la soupe n'en trempera que mieux.

Le samedi, vous achetez une botte d'asperges ; vous les nouez en petites bottes, et les mettez cuire dans l'eau bouillante ; faites frire dans le beurre quatre gros oignons ; jetez dessus l'eau de vos asperges ; salez, poivrez, laissez bouillir. Mettez dans une petite casserole deux verres d'eau, délayez-y trois trois cuillerées de farine ; salez, poivrez, faites cuire, puis laissez la casserole sur le coin du fourneau. Au moment de vous en servir, et pour compléter cette sauce blanche, délayez-y un morceau de beurre, et versez-y un quart de cuillerée de vinaigre. Pour viande, 750 grammes de côtelettes.

Le dimanche, vous achetez deux kilogrammes de bœuf, y compris la *régouissance*, dans laquelle vous faites mettre un hecto de foie de bœuf. Quand l'eau de la marmite bout, vous y jetez votre viande, une gousse d'ail dans laquelle sont deux clous de girofle piqués ; quatre heures après, vous y ajoutez un chou-fleur ; puis, dans un sac de toile, pour dix centimes de légumes ; vous retirez le chou-fleur quand il est à moitié cuit. Vous faites un roux, vous le mouillez avec un peu d'eau ; vous y mettez le chou-fleur, et vous l'écrasez dans la sauce. Le chou-fleur a donné son goût au bouillon, et le bouillon a donné son goût au chou-fleur, lequel n'a rien dépensé pour être cuit. Dégraissez bien le dessus de votre bouillon, et conservez cette graisse.

Le lundi, un potage au vermicelle avec le reste du bouillon ; le bœuf coupé par tranches, vous prenez une casserole, vous en saupoudrez le fond de chapelure, vous y ajoutez quelques cuillerées de bouillon, quelques cuillerées d'eau, quelques petits morceaux de beurre, une pincée de persil et de ciboules hachés ; vous placez vos tranches de bœuf, vous les recouvrez de chapelure, de persil et de ciboules hachés et de petits morceaux de beurre ; puis vous faites mijoter sur un feu doux. — Pour

légumes : pommes de terre frites dans la graisse que vous avez enlevée du dessus de vos bouillons gras.

Vous obtenez la chapelure en prenant une râpe et'en râpant la croûte du pain que vous mangez dans votre café.

Pour conserver le bouillon pendant ces chaleurs descendez-le à la cave, ou mettez dans de l'eau fraîche le vase qui le contient, ou faites-le bouillir le lendemain matin, en y ajoutant une pincée de poivre. — Merci, mademoiselle, car ces chaleurs nous sont bien nuisibles; mon pauvre mari n'a pas pu prendre son café ce matin, le lait a tourné. — Que ne lui servez-vous du café froid? à Tortoni, on le prend comme cela. — Je le dirai à Pierre.... Mademoiselle n'a rien de plus à me conseiller? — Si, je voudrais que vos enfants allassent à l'Asile, ils y apprendraient quelque chose; vous, vous profiteriez de votre temps pour vous mettre blanchisseuse afin de gagner quelque argent de votre côté...

— Je ferai comme vous le dites, mademoiselle. »

Nous nous étions levées, madame Pierre appela ses enfants et vint nous reconduire en parlant très-haut, ce qui fit que les voisines mirent le nez à la porte, à la fenêtre... M^{me} Pierre n'était pas fâchée que l'on vît la visite qu'elle venait de recevoir.

« Notre promenade ne nous a pas coûté cher, me dit Florence, comme nous rentrons. — C'est vrai... lui répondis-je; une autre fois nous serons plus heureuses. »

Je me hâte de revenir à toi... Mais le papier me manque : je ne puis que t'expliquer le Rébus.

L' — un esprit (aigrette formée de plumes de héron) — un nais (vers qui se trouve en Egypte) — une pointe de graveur — une m — un u — deux fois se — qu' — une île — neuf croix — un pas de menuet.

L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

Adieu, ma mieux aimée.

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

15 JUILLET 1807. — MORT DU CARDINAL D'YORCK.

Henri-Benoît-Marie, le dernier des Stuarts, fils de Jacques III (1) et frère du *Jeune homme*, du *Prétendant*, du *Chevalier*, dont l'histoire et les romans de Walter Scott nous ont fait connaître la bravoure, la grâce et les malheurs, naquit à Rome en 1725. Il eut pour mère Clémentine Sobieska, petite-fille de l'héroïque sauveur de Vienne. Il fut baptisé par le pape Benoît XIII, et s'appela d'abord duc d'Yorck. Destiné aux ordres sacrés, il fut revêtu de la pourpre en 1747, par Benoît XIV. Sa vie s'écoula obscure, occupée par les devoirs religieux, et agitée par les essais infructueux que tentait son frère Charles-Édouard pour se rétablir sur le trône des trois royaumes. Ce prince mourut en 1788, et le cardinal resta seul héritier du nom des Stuarts et des trésors

des Sobieski. Il mourut à Rome, dans un âge avancé, le 15 juillet 1807. Par son testament, il légua tous ses biens, bijoux, diamants, ordres, biens stables, meubles, etc., etc. à Mgr. Césarini, évêque de Milevi, à condition, pour celui-ci, de les distribuer au collège de la Propagande, où, comme on le sait, des jeunes gens de toutes les nations du globe sont pieusement élevés, afin de pouvoir répandre la foi dans leurs patries respectives. Quant aux droits royaux de la maison des Stuarts, le cardinal les légua à Victor-Amédée III de Savoie, petit-fils, par les femmes, de Charles I^{er}. Napoléon dit, en apprenant la mort du dernier rejeton de cette race infortunée : « Si les Stuarts avaient laissé seulement un enfant de huit ans, je l'aurais remplacé sur le trône de la Grande-Bretagne ! » Le régent d'Angleterre, ému d'un pieux respect, commanda à Canova

(1) Né à Saint-Germain.

un monument en l'honneur du cardinal ; ce mausolée fut élevé dans la basilique de Saint-Pierre. La mémoire du cardinal est recommandable aux catholiques par les secours généreux qu'il offrit à Pie VI à l'époque de ses malheurs ; il vint en aide au gouvernement papal, frappé par les Français d'une forte contribution (1796), et lui donna, entre autres joyaux, un rubis de 50,000 livres sterling. Lors de l'éloignement de Pie VI, transféré à Avignon,

le cardinal renonça à tous ses bénéfices. Quelques Anglais recherchent encore avidement une médaille que ce prince a fait frapper à Rome, où il prend le titre de Henri IX. Son testament est sigé *Henri, roi*. Il existe encore en Angleterre et dans les Pays-Bas plusieurs branches collatérales des Stuarts, mais qui, tout en portant ce nom, ne descendent pas de la lignée royale.

MOSAIQUE.

La dignité de notre nature consiste à faire éclater en nous, comme en un miroir, l'image de la bonté divine.

SAINT LÉON.

Nous avons tous besoin les uns des autres ; aimons-nous, apportons-nous les secours de notre intelligence, de nos bras, et le bonheur de chacun se multipliera du bonheur de tous

EUGÈNE PELLETAN.

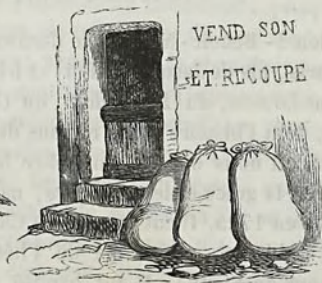
L'arbre du bien que nous cultivons ici-bas avec tant d'efforts, ne fleurira pour nous que dans le ciel !

SAINTINE.

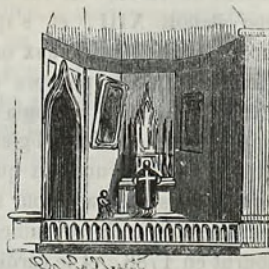
De même que l'aiguille aimantée se tourne toujours vers le pôle à quelque distance que ce soit ; de même, il y a dans notre cœur un aimant qui le fait se tourner vers Dieu.

DE LACORDAIRE.

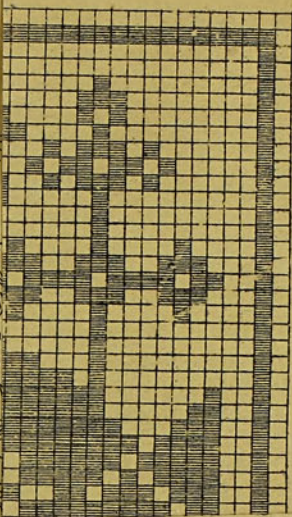
RÉBUS.



DU

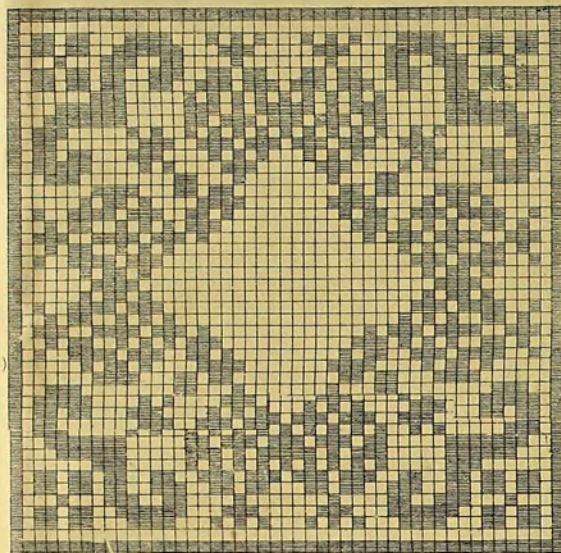


Nº 1.



0
6 1/2
20
30
42
50

N° 8.



N° 2.

Sophie.

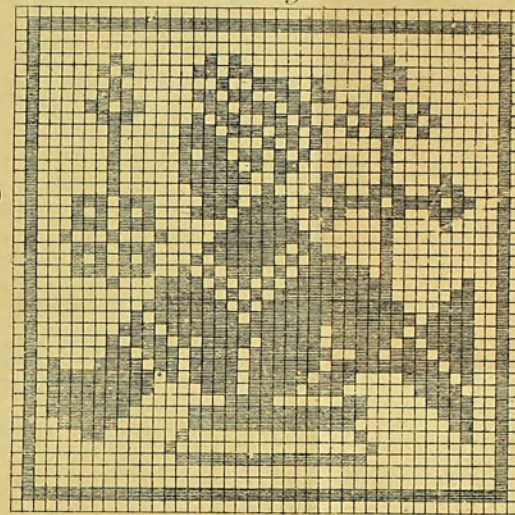
N° 1.

Thérèse.

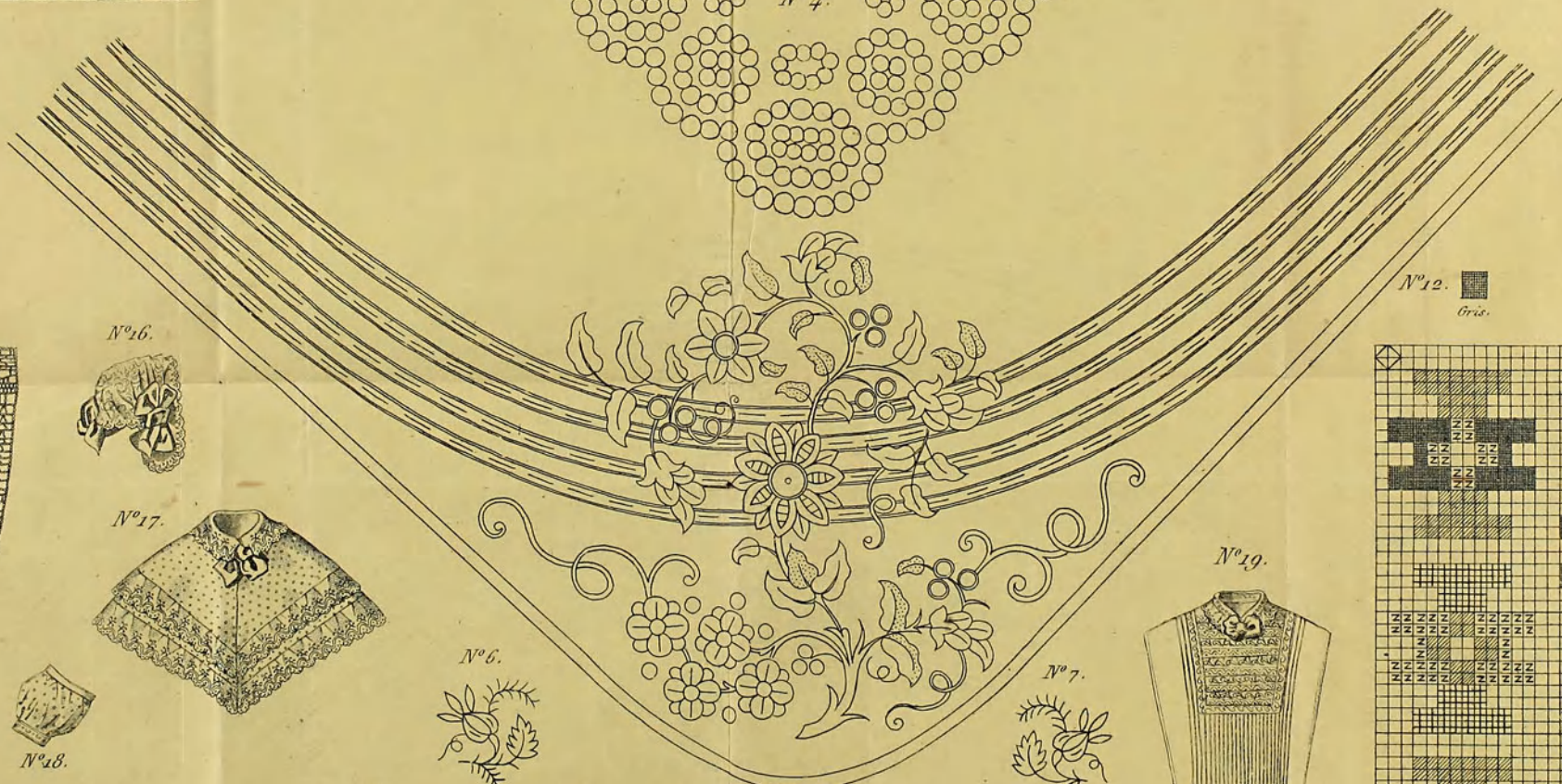
N° 3.



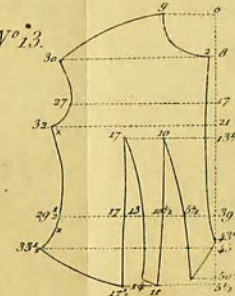
N° 9.



N° 4.



N° 13.



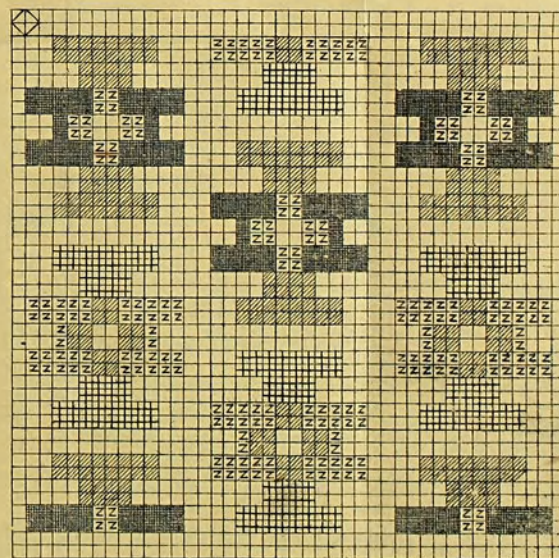
N° 12.

Grise.

Blanc.

Rouge brun

Rouge clair.



N° 11.

N° 16.



N° 17.



N° 18.



N° 6.



N° 7.



N° 19.



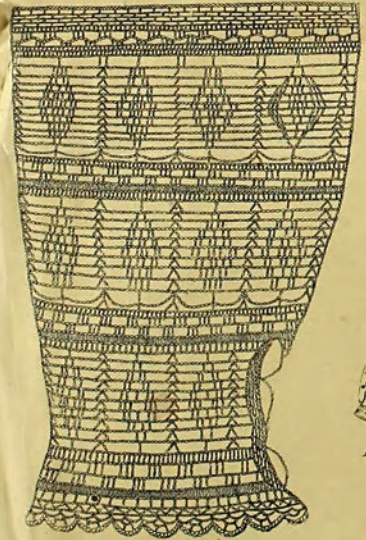
Journal des Demoiselles.

N° 5.

17^e année.

Planche VII.

N° 10.





Barreau

Modas de Paris. **Journal des Demoiselles.**

Boulevard des Italiens 1.

Chapeaux de bois et de dentelle. Mantelet en taffetas des M^{lles} Alexandrine. Fleurs Chagot. Robe en tarlatanne brodée de M^{lles} de Baizeux, r. J. Anne M. Echarpe en dentelle de Vialard. Mouchoir Chapron. Corsage Clémence. Souliers de Caux. Parfums Guertain.

Repr. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.